

star
wax
DJ lifestyle magazine

Alan Oldham
Star Wax n°73 offert par Compos-it



VOTRE DISQUE VINYLE A L'UNITÉ

Définition : **OVnyl** ~ {ovnyler} [verbe transitif E.T.]
 Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
 Faire passer une musique de l'état dématérialisé (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.

WWW.OVNYL.COM



L'humain désire toujours plus contrôler. La faune est devenue tellement dense et la température monte. Les rapaces se multiplient et l'industrie de la musique n'est pas épargnée. Cette folie n'est pas sans déviance, les titres des mass media américains reflètent ce chaos. Il est toujours utile de s'informer sur les faits de corruption, apparemment, inhérents au pouvoir...

Ce phénomène est décuplé sur l'immense continent américain. Toutefois, parmi les lignes qui bougent positivement, ça fait plaisir de voir qu'un jeune beatmaker comme Métro Boomin explose les compteurs et est mis sur un piédestal, tel un chanteur. Son empire grandissant n'a pas son pareil chez nous. Stop !!! Sur le vinyle, la cellule a glissé, il y a trop de saleté. Le système français est-il à dépoussiérer ? Attention, comparaison n'est pas raison, la France représente à peine l'un des cinquante-deux états des States. N'opposons pas un industriel à un artisan, oublions cette aberration et concentrons-nous sur l'art. Des talents en Eurasie, ce n'est pas ce qui manque. D'ailleurs les rappeurs du pays de l'Oncle Sam ne s'y trompent pas et sont toujours friands de la tambouille française de Lo Eye et de ses E-potes du collectif de beatmakers SpiceProgrammers.

Bboy Amjad, graffiti writer et prof d'économie, a prouvé qu'un Helvète peut rallier la communauté des danseurs internationaux pour mettre le feu aux lacs suisses ! Si Laurent Wolf nous présente sa rare wax depuis son home sweet home outre-Atlantique, Alan Oldham, une figure américaine qui a contribué à l'effervescence de la scène techno de Detroit, vient profiter du cadre de vie privilégié berlinois.

La jeune Coréenne Lizzie Blue s'émancipe en conjuguant le beatmaking à son savoir-faire de pianiste classique et à ses talents d'improvisatrice. Le futur sera paisible seulement si un dialogue entre les gens subsiste... Même, et peut-être avant tout selon le canadien Ghislain Poirier, dans un dialogue sans mots puisque la musique permet une communication sans frontière. Au sommaire de cette édition n°73, donc un florilège interculturel fidèle à notre démarche, qui nous invite à nous questionner avec Alan Oldham sur le propos : « Si votre art n'est pas politique, alors vous n'êtes qu'un capitaliste ». Lui se pense capitaliste, nous à la rédaction de Star wax on se veut politique et nos pensées font désordre. Et même si, en matière d'ordre, ça pue bien au pays du fromage, cigale ou fourmi, la saison des fondues c'est toujours permis !

SOMMAIRE STAR WAX #73

03 - Édito / Sommaire || 05 - Ours
 05 - Sneakers || 06 - Bboy Amjad aka Ryos
 18 - Lizzie Blue || 22 - Lo Eye
 30 - Ghislain Poirier || 38 - Alan Oldham
 46 - Rare Wax par Laurent Wolf
 48 - Chroniques || 50 - Menu best of



- Fondateur & Rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic
 - Rédaction : Sabrina Bouzidi, La Mafaldista, Invisibl journalist, Le Shogoun, Vincent Caffiaux, Supa Cosh...
 - Photographes : Eric Sellers, Coshmar Dj, Zee Marla Osh - Ont participé : Colette Aubert, Maela, Dj Semsy, Nicolas Ossywa, Meme G - Couverture : Alan Oldham par Zee Marla Osh - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 8000 ex.
 - Edition : Asso Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2025)
 - www.starwaxmag.com - Instagram @starwaxmag -



Corteiz x Nike Air Max 95



A\$AP ROCKY x PUMA



Atmos x Nike Air Max 90



Cecilie Bahnsen x Asics



Sneakmart x Asics x Stan Birch



Verdy x Nike SB Dunk



Korn x adidas Superstar Black



Sneep x Prayers Legacy Cholo

BBOY AMJAD ENTRE DANS LE MOUVEMENT HIP-HOP SUISSE AU DÉBUT DES 90'S. PRÉOCCUPÉ PAR TOUS LES ÉLÉMENTS, IL EST RESTÉ FIDÈLE AUX FONDATIONS DU GENRE. ACTIVISTE INFATIGABLE, IL FONDE AVEC SES POTES LE 7\$ CREW, PUIS À PARTIR DE 2005 IL PORTE L'ORGANISATION DU CIRCLE KINGZ. CET ÉVÈNEMENT ET SON TALENT DE MC LUI ONT PERMIS DE GAGNER UNE RECONNAISSANCE INTERNATIONALE DANS LE MILIEU DU BREAKDANCE. PERFECTIONNISTE, IL CONTINUE À VÉHICULER DES VALEURS QUI ONT TENDANCE À SE PERDRE DANS LE MOUVEMENT. SELON LUI, LE HIP-HOP ET LA RUE SONT INDISSOCIABLES, CETTE VISION SE DÉCLINE ÉGALEMENT DANS SA PRATIQUE DU GRAFFITI SOUS LE PSEUDO RYOS. UNE BELLE RENCONTRE OÙ L'ON ÉVOQUE SES INFLUENCES, COMMENT IL ARRIVÉ À PEINDRE EN TOUTE LÉGALITÉ DES TRAINS, L'IMPORTANCE DES DJS DANS LES BATTLES, OU ENCORE LA PLACE DU BREAK AUX J.O.



**BBOY
AMJAD**

**AKA
RYOS**

Tu as des origines indiennes, as-tu toujours vécu en Suisse ?

Je suis né et j'ai grandi en Suisse, à Lausanne, mais aller en Inde voir la famille était une habitude dans ma jeunesse. J'ai donc une multitude d'influences qui ont bercé mon enfance. Autant le côté à l'arrache indien que le côté carré de la Suisse (rires).

Es-tu entré dans le mouvement hip-hop via le Bboying ou le graffiti ?

Je dirais que ni l'un ni l'autre, je suis rentré dans le hip-hop grâce au basket et à son univers comme le rap, les films de basket, la culture du streetball, quand j'avais douze ans en 1990. Puis plus tard avec un groupe de potes qui étaient déjà activistes, je les ai rejoints comme activistes par le break, skate et je savais qu'il faisait du graffiti mais ils restaient assez secrets avec cet élément. Il faut savoir qu'à l'époque c'était encore une culture qui réunissait tous les éléments et la plupart des breakers touchaient aussi aux platines, faisaient des tags et quelques rimes. J'ai donc été bercé par tous les éléments.

Pourquoi es-tu devenu organisateur, le déclic a-t-il été une blessure, ton voyage à New York...

On a dansé pendant quatre ans dans l'ombre avec mon groupe et on a commencé à beaucoup voyager pour aller à des jams en Suisse puis à l'étranger. Une frustration est née en moi car je n'aimais pas la manière dont s'était organisé, le choix des juges qui faisaient gagner des breakers qui faisaient crier la foule par leurs acrobaties mais dont les fondations et le style manquaient pour moi. À ce moment-là j'avais deux choix : le premier, ne rien faire et me lamenter ou le deuxième : organiser une jam qui serait parfaite pour moi. J'ai donc choisi la deuxième solution.

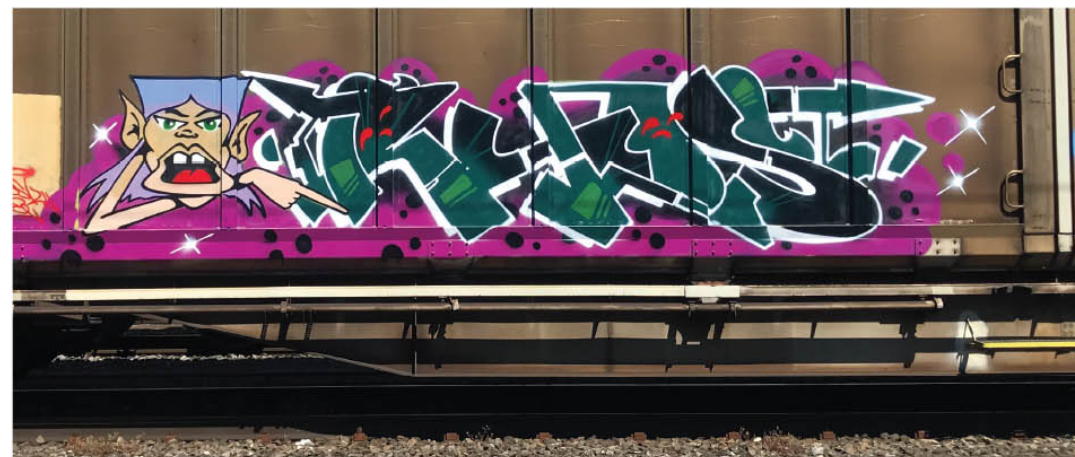
Dans quel ordre se sont déroulées les choses, d'abord la naissance de 7\$ Crew, suivie de Circle Kings, puis l'organisation de Concrete Jam, à Lausanne ?

Avec quatre potes activistes, on a créé 7\$ en 2001 ou 2002 mais on dansait déjà depuis trois ans sans vraiment avoir de nom de groupe. Puis tout est allé très vite, on a beaucoup voyagé et on s'est fait connaître avec 7\$ car on était des breakers de cercles pour qui l'attitude, le caractère et la musicalité étaient des priorités. J'ai créé Circle Kingz en 2005 ce qui nous a fait encore plus connaître et qui nous a permis d'avoir une renommée mondiale.

Ça a tellement bien marché qu'on m'a demandé de faire des qualifications dans pleins de pays. A un moment il y avait 23 Circle Prinz dans le monde et chaque gagnant appelé prince se retrouvait en Suisse pour la finale mondiale pour déterminer qui était le vrai King. Ce concours a changé la vision du break pour de nombreux groupes et dans de nombreux pays. Il y a eu un retour du style, des valeurs du break, de l'habillement et de la musicalité qui s'étaient un peu perdus. En 2008, j'ai senti que faire un concours de break dans une salle était moins pur que de faire cela dans un parc, en plein air, à la vue des civils et des jeunes qui passent. Lors de nos trips à New York en 2005 lorsque Rock Steady Crew organisait leur concours sur le béton à West Fourth Street, c'est là que j'avais le plus d'émotions et que j'avais l'impression que c'était le hip-hop à l'état suprême. J'ai donc organisé un premier Concrete Jam en 2009 à Lausanne en Suisse. J'ai dit au batteur de ne pas prendre sa batterie mais d'en construire une avec des bidons pour être le plus proche possible de cet esprit de rue. Puis, j'ai continué à le faire jusqu'à maintenant et en 2012 j'ai arrêté Circle Kingz.

Pourquoi as-tu arrêté le Circle Kings, est-ce à cause de la problématique de juger la danse qui est plus de l'art que du sport ?

Le Concrete Jam a pris de l'ampleur et je le préférerais à Circle Kingz quasiment. Après quelques années à faire les deux jams j'ai décidé de tuer Circle Kingz pour qu'il entre dans la légende. Trop de concours légendaires étaient devenus pourris et je me suis dit que si j'arrêtais Circle Kingz en pleine gloire, il deviendrait pour toujours légendaire. J'ai donc fait la dernière édition en 2012 dans l'incompréhension du monde du break (rires). Encore à ce jour des breakers me disent que Circle Kingz a été magique pour eux et que ça a changé leur manière d'approcher l'art du breaking. Circle Kingz a aussi été une quête. La quête de la jam parfaite. La jam Circle Kingz évoluait chaque année pour être la plus parfaite possible pour moi, il y a donc eu plein de changements pour que les breakers vivent une expérience unique. Chaque année, j'essayais d'éliminer les choses qui n'allaient pas de l'année d'avant. J'ai donc ajouté un live band dès la deuxième année, introduit des qualifications dans les cercles, puis tout simplement éliminé le fameux top 16 pour ne faire que des battles exhibitions car je me suis rendu compte qu'il est parfois agréable d'apprécier l'art sans forcément qu'il y ait un gagnant. Il n'y a jamais eu de concours d'art entre Van Gogh et Picasso. Il y a juste des galeries où tu peux aller apprécier l'art de différents artistes.





Peux-tu nous expliquer la philosophie de Concrete Jam ?

La philosophie de la Concrete Jam est le hip-hop à l'état pur et la jam au sens propre du terme. C'est un endroit où les amoureux de la culture hip-hop se retrouvent, où tout le monde participe. Tu prends tes sprays, tu peux peindre, tu prends tes disques, tu peux mixer, tu prends tes instruments, tu peux te brancher avec le live band, t'as un texte ou tu te débrouilles en impro alors viens poser sur une instru. C'est une jam qui est une célébration de notre culture où la fête du samedi soir est quasiment aussi importante que la jam. C'est se réunir, partager et kiffer les éléments hip-hop et bien sûr dans un environnement incroyable qu'est le bord du lac Léman. La jam est organisée de manière organique afin de suivre le flow des participants. Il m'arrive de supprimer certaines catégories sur le moment lorsque je sens que c'est de trop. Le hip-hop est né dans la rue, les organisateurs l'ont emmené dans les salles pour faire payer des entrées mais il était temps qu'il revienne dans la rue. D'ailleurs depuis ma Concrete en 2009 il y a plein de Concrete qui ont éclos un peu partout dans le monde, comme si ce sentiment était partagé par tout le monde maintenant.

Concernant la musique cette année il y avait des Djs et aussi des musiciens. Le batteur et bassiste jouent-ils par dessus les beats ?

J'ai choisi la basse batterie car c'est la base du groove pour moi et ils ne jouent pas par-dessus des beats, si le Dj décide de collaborer, il peut ajouter des scratches ou essayer de lancer des boucles mais ce sont les musiciens qui ont le lead. D'ailleurs c'est toujours le même batteur du début qui avait construit sa batterie avec des bidons en 2009 qui continue de venir chaque année.

Ta définition d'un bon Dj de battle ?

Eh eh bonne question (rires). Je vais plutôt la prendre à l'envers et je vais te dire ma définition d'un mauvais Dj de battle : c'est un Dj qui croit que les BPM sont égaux à l'énergie du battle et donc il joue des titres en accéléré. Un Dj qui écoute les playlists des grands battles claqués et qui va rejouer les mêmes. Un Dj qui passe ses propres prods, pas très bonnes, en demi-finale ou en finale en espérant que plein de gens stream le battle et qu'une de ses prod devienne un hit. Un mauvais Dj ne sait pas « lire » les danseurs et joue n'importe quel son pour n'importe quel danseur. Un mauvais Dj ne se renouvelle pas dans ses playlists et joue toujours les mêmes tracks à chaque battle.

Quand as-tu commencé à graffer des roulants ? Et comment as-tu été identifié par la compagnie ferroviaire suisse qui t'a invité à peindre des centaines de trains de fret commissionnés ?

J'ai commencé à graffer timidement car les sprays étaient chers, donc entre mes premiers sketches en 1999 et 2002 j'ai dû faire moins de dix graffitis. Puis en 2003, je suis parti vivre à Barcelone et là je peignais très régulièrement. J'ai fait mon premier Cercanías (train express régional de transport en commun - ndlr) en 2003 à Barcelone. En Suisse, beaucoup d'amis avaient de gros ennuis avec la justice pour les trains et je me suis fixé de ne faire que des freights en Suisse et des trains passagers à l'étranger afin de ne pas mettre encore plus de pression sur la scène locale et mes amis qui étaient peut-être sur écoute, etc. J'ai commencé à faire beaucoup de freight quand ma fille est née car cela me permettait de graffer la nuit pendant que mes enfants dormaient sans que le graffiti ne prenne du temps pour ma famille.

Un jour, une compagnie de freight m'a contacté, je ne sais pas comment, pour peindre... J'ai accepté à condition de pouvoir faire ce que je voulais. C'est à ce jour le meilleur job que j'aie eu car j'ai pu écrire mon blaze sur les trains en étant payé.

Cela veut-il dire que la police et le gouvernement sont relax concernant les peintures sur les trains et dans la rue ?

La règle des freights c'est de ne pas se faire choper sur le moment et de ne pas effacer les numéros de série. Si tu suis ces règles, tu n'as pas de soucis. Par contre pour les trains avec des passagers il y a des enquêtes et peu sont ceux qui s'en sortent sans soucis.

Es-tu intéressé par le graffiti en galerie et réalises-tu des toiles ?

Oui j'aime l'art en général et faire des toiles me permet de passer du côté éphémère de l'art à une sorte de temporalité qui me plaît. J'ai donc fait deux-trois expos et des tableaux pour des particuliers. J'aime aussi le fait de tester plein de techniques que je ne fais pas sur le mur avec les toiles. C'est aussi agréable de savoir que quelqu'un possède une œuvre de toi chez lui et qu'il la voit tous les jours.

Qui sont les writers qui t'influencent ?

Mon influence première c'est KidKash, mon pote de toujours, celui qui m'a appris à graffer et avec qui je partage la danse, les voyages et les aventures de ouf en jam. KidKash qui vit maintenant en Suède. Il a eu la patience de m'apprendre et la gentillesse de m'emmener peindre quand j'étais un toy qui lui posait 1000 questions par graff (rires). Après à l'international dans les magazines et autres, mes influences sont les graffs de New York de "Subway art", et quelques individualités dont je respecte le parcours ainsi que leur art sur mur comme Dems, Dmote, Jurne...

Peux-tu nous parler de "United we Chill", un livre accompagné d'une cassette que vous avez lancé avec 7\$?

Le livre et la cassette ça part du photographe et graffeur du crew Aple76 qui a toujours son appareil et qui avait beaucoup de photos qui méritaient d'être vues. Comme dans 7\$ Crew il y a des designers, des photographes, des mecs motivés, c'est devenu un projet porté par quelques membres du groupe en Suisse et à l'étranger afin de finir avec un livre cool pour nos vieux jours. Et la mixtape a été réalisée par Aidan Leacy.

Je le répète, la pandémie a aussi eu des effets positifs, avec John Parm Funk, BlasterB, Hugo Favre et toi ; vous avez produit "Chilling Chilling", un titre electro funk avec un clip animé. Tu as dessiné, rapé, et as-tu participé au beatmaking ?

BlasterB avec qui je m'entraîne en break cherchait un Mc, j'ai donc sauté sur l'occasion, la production musicale c'est John Parm et BlasterB et moi j'ai posé la voix. Ensuite BlasterB avait un pote qui faisait de l'animation et il a mis Hugo Favre dans le projet pour le dip. Comme avec les années je suis arrivé en graff à avoir un perso avatar cydope qui veut juste chiller et danser, il s'est servi de mes persos pour faire le clip et les lyrics sont juste mon lifestyle.

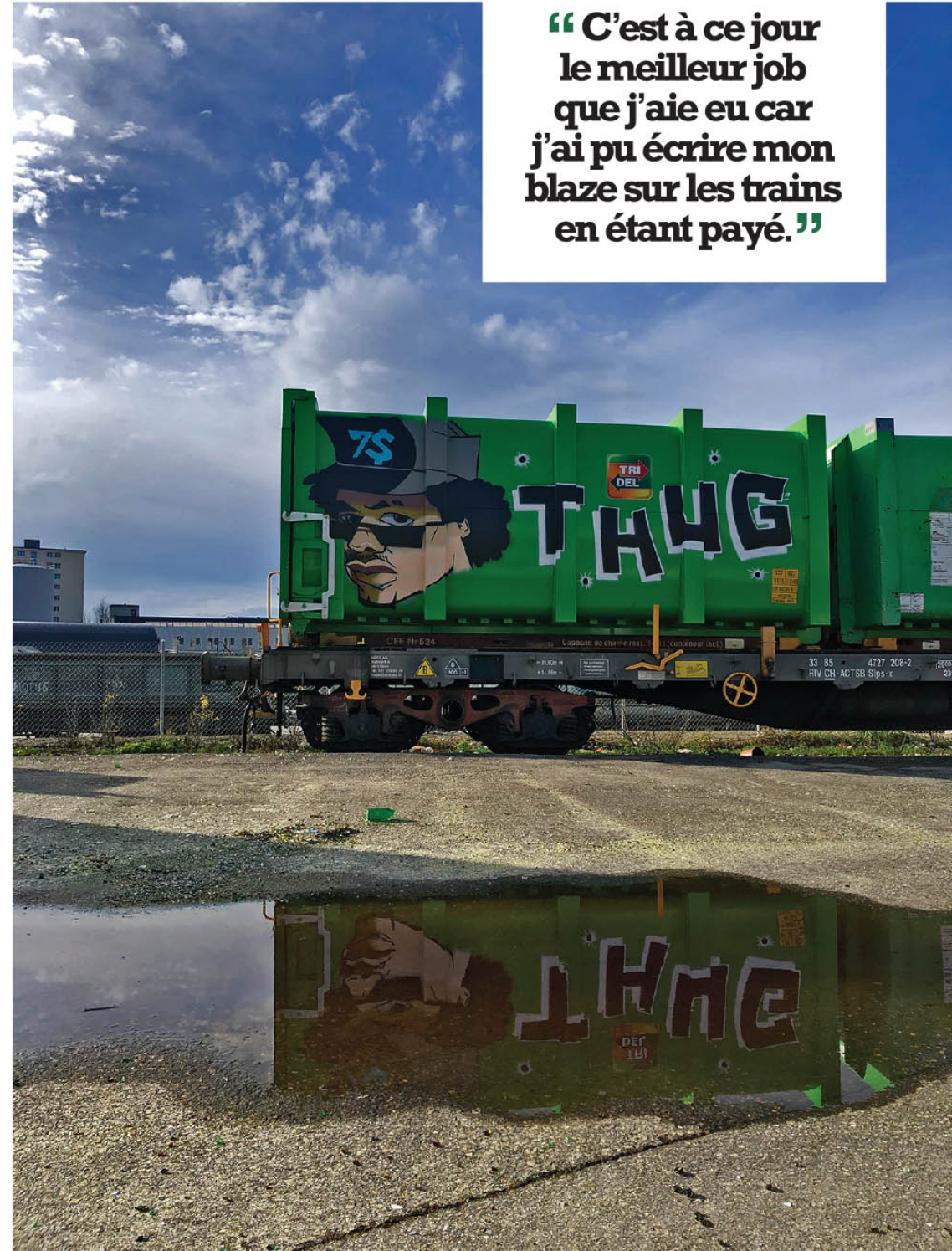
Comment es-tu arrivé à posséder une collection de vinyles et à devenir Dj sans acheter un vinyle ? (rires)

J'étais attiré par tous les arts hip-hop mais le graff était assez cher, pourtant le pire c'était Dj. Donc, pas moyen d'être Dj. Heureusement dans notre local de break entre 99 et 2002 un mec avait mis ses platines, donc y avait moyen de scratcher et tester la vibe. En 2004 un de mes potes Dj part en voyage pendant une mega longue durée et cherche un spot pour mettre ses platines. Et elles ont atterri dans mon salon, dans la collocation de mon crew, avec tous ses disques. Merci Martino aka Dj CrimePay, j'ai donc appris à mixer et quand Serato est sorti je l'ai acheté puis j'ai commencé à mixer en soirée, dans des dubs, des battles de break, etc., jusqu'à ce que mes enfants naissent. Après, cette night life était incompatible avec une vie de famille. J'ai aussi un rapport ambivalent avec la musique. J'aime écouter hyper rarement des sons que j'adore pour qu'ils gardent leur magie. Du coup je redécouvrais beaucoup de sons en mixant que je ne voulais pas trop écouter chez moi, ce qui n'est pas idéal comme stratégie quand on est Dj (rires).

Tu es un pilier dans le mouvement hip-hop suisse, tu étais le speaker pour le Bboying au J.O 2024 à la télé suisse. J' imagine que tu fais donc partie de l'école qui adhère, que penses-tu des performances et des J.O à Paris en 2024 ?

Disons qu'en tant que Mc pour des battles internationales depuis 2007 j'ai pu voyager dans tous les continents grâce à ça et j'ai clairement vu que la scène hip-hop se compartimentait. Les Mcs et les graffeurs ne viennent plus au jam de break et vice versa. Même dans la scène break il y a deux circuits. Le premier est breakdance en mode acrobatique et le deuxième est Bboying en mode vibes et style. J'arrive à aimer tous les types de battle, je suis le Mc pour les finales mondiales de Red Bull où j'ai autant de plaisir que les petits battles underground. Pour moi le break aux J.O. était un moyen de se montrer et d'arriver à emmener beaucoup de nouveaux adeptes dans notre culture afin qu'on continue à grandir et à être de plus en plus nombreux. Après ceux en charge n'ont pas vraiment fait le taff que j'aurais fait (rires). Et je suis par contre content que le break ne soit plus aux J.O., j'ai peur que l'impact sur la scène soit trop négatif.

**“ C’est à ce jour
le meilleur job
que j’aie eu car
j’ai pu écrire mon
blaze sur les trains
en étant payé. ”**





Certains pensent qu'à cause d'une Bgirl, le Bboying ne sera plus aux prochains J.O. aux USA, mais avant même sa performance j'avais cette info. Sais-tu pourquoi cette décision ?

Les J.O. c'est aussi une entreprise commerciale. Les revenus de la télévision représentent des milliards. Économiquement, je comprends qu'ils choisissent le criquet car l'Inde, l'Australie, Middle East ça fait des milliards de téléspectateurs, plutôt que le break avec peu d'adeptes. Mais comme dit plus haut, je suis content que le break ne soit plus aux J.O. car ils ont quand même changé les critères de jugement pour les J.O. et des juges avec des iPad et des écrans géants avec des points ce n'est pas trop mon délire.

“ Je suis en train de préparer ma retraite de Bboy, mon corps est en souffrance... Je kiffe me reconvertir dans la musique qui permet d'être appréciée même des années plus tard. ”

Parmi tes voyages en Asie, quel souvenir t'a marqué : les Philippines, le Japon...

Je kiffe toutes les scènes asiatiques. Les japonais sont incroyablement sympas, dédiés et forts. La chine est complètement folle, tu peux avoir des battles avec plus de 10000 inscrits pour le 1vs1. En Indonésie ils sont méga forts à cause du pionnier Kreate the Great qui a influencé toute la scène. Les philippines ont un back-ground très riche en hip-hop car beaucoup des pionniers de la danse aux USA ont des origines philippines. Un event à Manille reste inoubliable et ce qui est bien en Asie c'est que les mecs ont soif de connaissance et ont un grand respect pour les anciens.

Qu'est-ce que tu n'as pas essayé dans les disciplines hip-hop ?

Haha pas grand-chose. Comme je l'ai dit, je suis un artiste au sens général du terme. Ça va de l'habillement, aux rimes, aux mélanges de couleurs jusqu'à l'organisation de jam. La touche artistique est primordiale pour moi afin de pouvoir exprimer ce que j'ai à l'intérieur et kiffer la life. J'ai plein d'autres passions à part les arts hip-hop que je continue, comme le basket, le surf, ping-pong, etc. C'est à partir de tout ça que je produis ma dopamine. En ce moment, en plus du groupe des Electric Three avec BlasterB et John Parm, je compose avec un looper des sons et on se voit avec un batteur et bassiste pour jouer ensemble et créer un son hybride entre toutes nos influences. Je suis en train de préparer ma retraite de Bboy car mon corps est en souffrance à chaque entraînement (rires). La danse est un art qui s'apprécie en live et les vidéos ne retransmettent que de manière pauvre le niveau de quelqu'un. Puis je kiffe me reconvertir gentiment dans la musique qui permet d'être appréciée même des années plus tard.

As-tu encore des rêves à réaliser ?

Bien sûr que j'en ai plein. Les rêves c'est la motivation qui me pousse à continuer. Même si j'adore mon boulot de prof d'économie, je rêve de pouvoir vivre de mon art à 100% et non seulement à 50%. Je rêve de faire des sculptures de robots galactiques. Je rêve de percer dans le milieu de l'art de la peinture. Et je rêve de jouer dans des grands festivals, je rêve de faire des figures en break que je n'arrive pas encore, je rêve de faire plus de façades de gigantesques bâtiments en graffiti, je rêve de donner des cours de peinture, je rêve de plein de choses encore.

Un dernier mot ?

Shout out à tous mes homies qui encouragent et supportent. Merci aux « rageux » qui me donnent de la force, merci à ma famille pour mon socle, big up à mon crew, 7\$, de toujours être actif.

“ En Asie les mecs ont soif de connaissance et ont un grand respect pour les anciens. ”





AMÉRICANO-CORÉENNE, LIZZIE BLUE DÉBUTE LE PIANO À L'ÂGE DE TROIS ANS. DIPLÔMÉE DU ROYAL CONSERVATOIRE OF SCOTLAND ET DE L'ÉCOLE NORMALE DE MUSIQUE DE PARIS, ELLE PRODUIT UN PREMIER ALBUM DE NEUF TITRES EN 2015. DEPUIS SON DEUXIÈME ALBUM, ELLE CONJUGUE BEATMAKING AVEC SON TALENT D'IMPROVISATRICE DE MUSIQUE CLASSIQUE ET DE MUSICIENNE D'ÉGLISE. RÉCEMMENT ELLE VIENT DE SORTIR "BLUERAIN", UN PROJET DE HIP-HOP INSTRUMENTAL, SURPRENANT PAR SA MATURITÉ. ENTRETIEN AVEC UNE JEUNE ARTISTE DÉCOMPLEXÉE AVEC LES GENRES.

Parle-nous de ton parcours culturel ?

Je suis née à Séoul, en Corée du Sud. Ma mère m'a découverte en train de jouer du piano à l'oreille à l'âge de 3 ans et elle a commencé à m'enseigner le piano. J'ai toujours été une enfant qui jouait du piano, du violoncelle et qui chantait. Je suis tombée amoureuse du gospel et des chorales. En dehors de l'église et de l'école, j'étais très attirée par le hip-hop et le r'n'b que j'écoutais jour et nuit. Puis j'ai obtenu une maîtrise en interprétation pianistique du Royal Conservatoire of Scotland et un diplôme d'artiste de l'École Normale de Musique de Paris.

Je reporte actuellement mes études de doctorat pour me concentrer sur l'enseignement de la musique et diriger une production en tant que professeur adjoint à la Morgan State University, tout en produisant activement. En tant que pianiste formée à la musique classique, qui adore improviser, j'ai découvert une autre forme de liberté dans l'expression du jazz, du gospel et du hip-hop. Je ne pouvais pas ignorer l'amour et le respect que j'ai pour ces genres musicaux. C'est ainsi qu'ils se sont intégrés dans mon quotidien, de manière non intentionnelle mais avec affection.

Peux-tu nous parler des défis auxquels tu as été confrontée face à des institutions prestigieuses comme l'Opéra National de Washington, Kennedy Center, et l'Institut Gabriel Fauré en Corée ?

Peut-être lors de ma présentation car je suis très mauvaise pour parler devant un public et j'ai une forte anxiété intérieure. Sinon je n'ai pas rencontré d'autres défis, j'ai pleinement apprécié et pris beaucoup de plaisir à travailler avec eux ! Je travaille avec eux depuis quelques années maintenant, c'est définitivement une des opportunités pour lesquelles je suis reconnaissante et que j'apprécie. Cela me rappelle encore une fois que la musique relie les gens, tout comme les différents genres. Quel que soit le genre, c'est un outil d'expression humaine et cela raconte une histoire.

Qu'est-ce qui t'a inspiré à composer "Paradise", une beat tape instrumentale ?

Le hip-hop a eu une grande influence sur ma vie. Sa brutalité et son honnêteté résonnent en moi. Je ne me préoccupe pas à catégoriser mon style, que ce soit du old school, de la trap ou du lo-fi. Je me concentre sur l'expression de ce que je suis, donc je dirais que ce qui m'a inspirée, c'est d'être honnête et de ne pas avoir peur de dévoiler mon côté brut. Les sons et les ambiances dépendent du moment présent. Mais j'aimerais mettre en avant une ambiance modérément sentimentale et des sélections de sons chaleureux. En 2021, je ne connaissais rien à la scène. J'étais simplement très heureuse d'avoir trouvé quelque chose avec lequel je m'amusais tellement. J'ai été assez audacieuse et je me suis émancipé avec ce qui me procurait du plaisir. Le titre de l'album l'atteste. Depuis, j'ai appris que faire de la musique est en réalité une forme de libération pour moi. Ainsi, dans mes trois albums, on peut ressentir des ambiances et des couleurs très différentes. Ils reflètent ma vie et où j'en étais à ces moments-là.

“ Partager mes émotions avec un instrumental, sans utiliser de mots précis ou les verbaliser, me permet de me sentir plus en sécurité et libre. ”

Tu as travaillé avec Lee Belle, comment cette collab a-t-elle influencé ta musique ?

Lee Belle est ma meilleure amie de longue date, et c'était une expérience tellement joyeuse et chaleureuse de collaborer avec elle. Nous aimons toutes les deux la beauté des créatures et du créateur Dieu. Je suis revenue aux États-Unis avec une énergie positive et chaleureuse, ce qui m'a aidée à terminer "Bluerain" avec une énergie renaissante et un esprit rafraîchi.

Comment les diverses musiques influencent-elles ton projet "Bluerain" ?

Ma passion pour différents genres et mon expertise me donnent des idées pour les fusionner. Par exemple, "Clouds of Doubt" commence et se termine par une interprétation de moi et mon ami jouant la Sonate pour violon n°5. "Le Printemps" de Beethoven, et "Joker's Face" est un échantillon de moi jouant "Graceful Ghost" de William Bolcom. Ces deux morceaux sont influencés par la musique classique.

Tu souhaites évoquer ce qui est profondément en toi, que doivent ressentir les auditeurs lorsqu'ils écoutent "Bluerain" ?

Ce projet est très personnel, chaque beat a directement une histoire qui lui est propre. Il n'y avait pas de processus créatif particulier que j'ai appliqué délibérément, mais j'étais très à l'écoute de mes émotions et je les ai exprimées sous une belle forme. Si "Bluerain" peut éveiller des sentiments dans le cœur des auditeurs, je serais très honorée.

Y a-t-il une piste spécifique sur "Bluerain" qui résonne le plus en toi ?

Cela change souvent, mais ces derniers temps, probablement "Bluerain", "Fall" et "P.S. Love you Cheddar".

Tu as mentionné vouloir analyser chaque beat et partager une histoire...

Oui, chaque beat a son propre récit. Je peux partager brièvement l'histoire de mon dernier morceau. Il a été écrit en regardant mon chien, Cheddar, durant la période la plus difficile de ma vie que j'ai vécu jusqu'à présent. Malheureusement pour diverses raisons Cheddar n'est plus à mes côtés mais j'ai des nouvelles et il se porte bien. Cheddar restera toujours dans mon cœur, et l'amour immense que j'ai reçu de lui et que j'ai ressenti pour lui restera gravé en moi pour toujours.

Parle-nous des éléments communs et des évolutions significatives entre ton projet "Paradise" et "Bluerain" ?

Les éléments communs pourraient être la mélodie, qui reste très présente dans les deux projets. Une évolution significative serait que je suis plus en contact avec mes émotions, et cela s'entend plus clairement dans "Bluerain". De plus, j'ai l'impression d'avoir trouvé le son que je recherchais avec le mixage, désormais il est plus équilibré et sonne juste.

Quels sont tes outils de production ?

J'aime le son de Maschine, mais jusqu'à présent, Logic Pro est le logiciel avec lequel je suis le plus à l'aise car j'enregistre beaucoup mes propres performances.

“L'improvisation pourrait bien être l'intégralité de mon processus de création !”

Comment intègres-tu le piano dans ton processus de création, notamment dans ton approche du lo-fi jazz ?

Je n'aborde pas mes compositions avec l'intention de créer du lo-fi jazz. Mais ce que je ressens ou ce que je joue semble correspondre à ce genre, du moins du point de vue des auditeurs. Et j'apprécie leurs retours. J'ai tendance à préférer un son ni trop extravagant ni trop simple, plutôt un bon équilibre avec une touche subtile qui peut être jazzy, emprunte à la musique d'église, chaleureuse ou espiègle, selon. Je pense situer ma musique davantage avant que le lo-fi devienne un genre à part entière. Aux racines de ce genre, je mentionnerais Nujabes, J Dilla, et Substantial. En dehors du hip-hop, Maurice Ravel est l'une de mes plus grandes inspirations.

Le jazz et le lo-fi sont des genres souvent propices à l'improvisation. Quelle place a l'improvisation dans tes créations ?

En réalité, l'improvisation pourrait bien être l'intégralité de mon processus de création !

En tant qu'artiste explorant différents aspects de ta personnalité, comment trouves-tu l'harmonie entre ces diverses influences musicales ?

Je les accepte dans leur ensemble. Je n'ai pas besoin de me définir en tant que tel ou tel type de musicien pour m'intégrer dans une communauté particulière. Quand je me permets d'être tout cela et que j'accepte ce que je suis en tant que musicienne, l'harmonie se fait naturellement car il n'y a pas de lassitude, de préoccupations, d'inconfort ou de haine. Je deviens pleinement la musicienne que je suis. J'aime tous ces genres et j'ai une expertise dans certains domaines, car ils m'ont tous touchée et influencée de manière positive. Ils ne peuvent donc que s'harmoniser, car ils sont tous bénéfiques. Je peux donc dire en toute confiance que je suis une musicienne classique, une musicienne d'église et une musicienne hip-hop.

Quels défis rencontres-tu en tant que productrice indépendante ?

Quand la musique perd de son authenticité. Quand elle ne parle plus de s'élever mutuellement, et que les gens ne s'intéressent même plus à la musique pour cette raison.

Pour toi, quelles sont les principales différences entre composer un morceau instrumental et une chanson à texte ?

Les morceaux instrumentaux me viennent beaucoup plus facilement. Je suis plutôt introvertie. Partager mes émotions sans utiliser de mots précis ou les verbaliser me permet de me sentir plus en sécurité et libre. Cela laisse également aux gens une marge d'interprétation, donc mon son peut créer de nombreuses histoires différentes selon ce qu'ils ressentent, comme une œuvre abstraite. En revanche, écrire une chanson avec des paroles donne directement une histoire aux gens, c'est comme un livre, un film ou un portrait, ce qui, à mon avis, est aussi incroyable.

As-tu des collaborations prévues, ou aimerais-tu travailler avec d'autres artistes pour tes projets futurs ?

Je n'ai pas de plans de collaborations pour l'instant à cause de mon emploi du temps chargé. Mais quand j'aurai plus de temps et d'espace, il y a définitivement des artistes avec qui j'aimerais travailler.

De tes collaborations en Corée du Sud à tes performances aux États-Unis, de quoi es-tu la plus fière ?

Je dirais que je suis fière d'avoir joué au Carnegie Hall en tant que pianiste de concert, et d'avoir rencontré le Mc et producteur Substantial ainsi que la poétesse Anacaona avec qui j'ai travaillé.

Travailler en Corée du Sud et aux États-Unis te donne une perspective internationale unique. Comment ces différentes cultures t'influencent-elles ?

Absolument. Mon côté asiatique, en tant que pianiste, à tendance à me pousser d'abord vers la mélodie. Mais mon côté américain cherche la lourdeur du beat qui fait vibrer mon cœur grâce à la batterie et aux basses épaisses.

Selon les pays existent-ils des différences de reconnaissance à ta musique ?

Jusqu'à présent, j'ai ressenti le plus de reconnaissance aux États-Unis. La raison principale est que c'est le pays d'origine de ma musique préférée et ils valorisent le plus mes talents. Dans d'autres pays où j'ai travaillé, il y avait une forte division et moins de collaboration entre les genres.

Avec des expériences dans des genres aussi variés que le jazz, le beatmaking et l'opéra, comment navigues-tu entre ces mondes musicaux tout en restant fidèle à ton identité artistique ?

Excellente question ! Cela m'a longtemps embrouillée, comme s'il y avait des murs qui bloquaient mes inspirations. Il n'y a pas si longtemps, j'ai décidé d'accepter la vérité : tout cela fait partie de moi et je ne devais pas avoir peur de m'exposer. Depuis, je me sens beaucoup plus à l'aise d'être qui je suis. J'avais l'habitude de me séparer, comme si j'avais trois personnalités différentes.

Es-tu plutôt du genre face A ou face B ?

Je pense que je suis entre les deux.

Souhaites-tu ajouter quelque chose ?

Il faut accepter l'imperfection et rester fidèle à soi-même. Protection et paix.

DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES NOUS ÉVOQUONS, DANS NOS COLONNES, LA TAILLE DES MACHINES POUR LES BEATMAKERS QUI N'ONT DE CESSÉ DE SE RÉDUIRE. LES CRÉATEURS NOMADES NE PEUVENT QU'APPRECIER. MAIS DANS LA COURSE AUX BUSINESS POUR LES INSTRUMENTS DIGITAUX, LE PHÉNOMÈNE DU TACTILE PEINE À SIMPOSER. PARMI LES SOLUTIONS QUI ENTRENT DANS UNE POCHE, IL EXISTE L'APPLICATION KOALA SAMPLER ET SA COMMUNAUTÉ QUI GRAVITE AUTOUR DU SITE DE SON DESIGNER... LO EYE AKA JAY BUTTER EST L'UN DE SES PASSIONNÉS QUI A MIS DE CÔTÉ SA MPC POUR COMPOSER OÙ ET QUAND IL VEUT AVEC SON TÉLÉPHONE. À L'OCCASION DE LA SORTIE DE "TRANSATLANTIC SHIT2" INTERVIEW AVEC LO EYE, MEMBRE DU JEUNE COLLECTIF DE BEATMAKERS SPICE PROGRAMMER.



**LO
EYE**

**“ On a tous pété
un câble lorsqu'on
a appris que Madlib
a produit "Bandana"
sur Ipad. ”**

As-tu grandi dans un environnement artistique ?

J'ai grandi à Rouen, dans des petits HLM à côté de la gare, rive droite. Dans un petit quartier populaire blanc, un peu classe moyenne aussi, entouré de riches. Le meilleur environnement possible, tout le monde se connaissait et il y avait pleins d'enfants de mon âge. Aujourd'hui encore ceux avec qui j'ai grandi sont tous mes amis. On passait notre temps dehors dans la cour ou les uns chez les autres. Vers 9 ans ensuite en garde alternée chez mon père rive gauche, quartier Saint-Sever, à côté du commissariat central de police de Rouen, rue de Brisout. Ce n'est pas la grosse cité mais un quartier populaire du centre ville, plutôt composé d'immigrants maghrébins et de prolétaires blancs. Mais je passais mon temps à la gare dès que je pouvais. Le grand écart avec la Seine au milieu car Rouen est très clivée rive droite et rive gauche. Ça ne se mélangeait pas trop mais j'ai toujours été scindé en deux et ouvert aux deux univers. Mon père travaillait à la SNCF et il faisait de la guitare, il la sortait tout le temps, au taf (oui - rires), aux réunions familiales et aux fêtes. Il écoutait du rock et de la chanson française comme Renaud, Higelin... Il écoutait beaucoup de musique. Mon premier souvenir de concert c'est d'ailleurs Higelin puis au collège il m'a emmené voir Noir Désir à l'occasion de l'album "Tostaky". J'avais peut-être 12-13 piges, et je me suis pris une claque. Il a commencé aussi à chanter dans une chorale et nous cassait donc les bonbons entre sa guitare et ses répètes de chorale. Et il continue et on doit chaque année aller le voir pour son spectacle. Ma mère écoutait genre Françoise Hardy, Barbara, des trucs bien gais quoi, bon elle était toujours habillée en noir et était infirmière en HP. Sinon les grands frères de mes amis et les grands m'ont beaucoup influencé et ils m'ont fait découvrir pas mal de trucs, surtout rock ou reggae.

Comment es-tu devenu accro au hip-hop et au beatmaking ?

Je crois que de part mon environnement on peut dire que je n'y étais pas destiné mais ça s'est infusé par petite touche. D'abord, petit, j'ai été fasciné par MANIAC qui avait fait un tag au marqueur sur un boîtier EDF en bas de chez moi. Ce tag m'a marqué de ouf et m'a intrigué longtemps. Sinon ma première vraie relation avec le hip-hop, en tant que tel, c'était en primaire. Fin 80, tout début 90, j'avais un pote qui s'appelait Kevin Mohamed et ses grands frères étaient des Zulus, ils faisaient partie d'un mouvement et chacun d'eux pratiquait une discipline. Y'avait la danse, le graff, le rap, le Djing et le vol (rires).

L'un d'eux était très fort dans cette dernière apparemment (rires). Son histoire m'a fasciné. En parallèle et par la suite je passais beaucoup de temps en centre aéré, rive gauche, en pleine cité pour le coup, et en vacances où tous les enfants de la France entière se retrouvaient et j'ai le souvenir d'avoir découvert pas mal de trucs à ces occasions. J'étais curieux et très branché musique, c'était mon échappatoire, surtout après la séparation de mes parents à 9 ans. Il y a des morceaux qui m'ont marqué. Je suis tombé par hasard sur le clip de De la soul "3 Is The Magic Number", puis "Fight the power" de Public Enemy et en colo j'ai découvert "Planète Mars" d'IAM. Plus tard en vacances en Italie j'entends "Ring Ring Ring" partout, je ne comprenais pas mais j'aimais les sonorités et j'ai été marqué. Puis j'arrive au collège et mon pote de classe Ismaël me partage son savoir, je découvre NTM, la compile Rapattitude, et je réalise que le Prince de Bel Air est en fait un rappeur et son pote un Dj. Mais j'ai continué à naviguer entre rock, fusion, reggae et rap. C'est à partir de 14 ans environ, après la découverte des Beastie Boys, où j'ai commencé à complètement basculer. À partir de la seconde donc, je me suis buté sur le rap français et américain jusqu'à me plonger dans tout ce que je pouvais trouver et surtout tout ce qui était sorti avant. Je lisais les fanzines, les magazines et les crédits, je récupérais des mixtapes. En parallèle mes potes grappaient et je faisais du skate, la scène est très axée sur le rap à Rouen, et j'ai rencontré des Djs et des rappeurs. J'allais à tous les concerts, événements, qui passaient et j'étais dans le mouvement à fond. Le beatmaking est venu bien après, j'ai dès le début été attiré et intrigué par les beats, les samples que je découvrais dans les crédits et surtout c'est quand je suis tombé sur "Can I kick It" de A Tribe Called Quest, qui allait devenir mon groupe favori, que j'ai eu le déclic. Quand je suis tombé sur ce morceau j'ai replongé des années auparavant où mon père avait une cassette qu'on écoutait beaucoup dans la voiture avec "Walk on the Wild Side" de Lou Reed. Et ça m'a retourné le cerveau, je voulais apprendre à faire ça. Mais c'est resté mystérieux longtemps et j'ai dû attendre le début des 2000's, après avoir déménagé à Narbonne puis être revenu à Rouen pour toucher mon premier sampler, une MPC. Je revenais de NY, j'avais ramené plein de vinyles alors que je n'avais pas de platines mais j'avais l'objectif de faire une mixtape avec Dj Velkro aka Bruno. Je l'avais rencontré des années plus tôt, il officiait pour Battle Mode Click (ex-Cercle Vicioux) qui était composé principalement de Fiasco, Breece-Lu et plus tard d'un certain Lalcko, et du beatmaker Ajevi. D'ailleurs Ajevi a composé le banger avec Raekwon et Ol'Kainry, selon moi ce titre reste une des meilleures collab US/FR jamais sortie.

Il avait sorti des mixtapes avec Dj Wayne et Dj Diams. On a sorti une première tape puis une deuxième, tout fait maison, en mode double Cd, pochette digipack tout imprimé en sérigraphie, dans l'usine d'impression que lançait alors mon ami JUST (A31/VR6). Dj Velkro avait un sampler et faisait déjà du son puis j'ai renoué avec d'autres gars comme Asphalt, Onkl' Sam, Floon, et JL qui rappait et produisait les beats. Ensuite, nous avons fondé le collectif et le groupe La Sphère. On était butés par l'héritage de Tribe, Jay Dee, Madlib, DOOM et tout ce qui se faisait dans cette mouvance de l'époque fin 90, début 2000, mais aussi des prédécesseurs. J'avais plutôt le rôle de manager mais je passais mon temps à les regarder faire du son et dès que je pouvais je touchais les samplers. Au fond je crois qu'à l'époque je n'assumais pas cette envie et cette volonté, surtout parce que JL et Velkro étaient déjà beaucoup plus expérimentés et je les trouvais très forts. Mais on passait notre temps à écouter des disques, faire du son. On a fait des soirées et nous avons essayé de produire un disque. Finalement après mon départ il est sorti sur le label d'Enz. Ce fut un échec personnel, ma vie était bordélique, j'étais complètement hors-sol, sans les moyens de mes ambitions, j'étais perdu... J'ai fini au fond du trou, mentalement et financièrement et j'ai fini par me casser sur Saint-Ouen, dans le 93, couper les ponts avec tout le monde, tourner la page. J'ai appuyé sur le bouton reset et repris tout à zéro en 2008 pour reprendre une vie banale et un travail qui ne me plaisait pas mais qui me permettait de me refaire une santé et une stabilité. J'étais seul mais avec une MPC et un peu de matos.

Peux-tu nous expliquer comment est né et comment le collectif de beatmakers Spice Programmers a-t-il grandi ?

Il est né sur Twitter. Je me suis inscrit sur Twitter en 2016. J'ai été longtemps juste spectateur et je l'avais suivi plus pour le côté actualité, avoir des infos en primeur et lire des conneries au passage. Puis pendant le confinement j'ai commencé à suivre le compte @A857TRZCT, qui écoute, partage et recommande que du bon son et des photos de lui entraînant de porter des tee-shirts de Tribe et consorts. De là je suis tombé sur la team #4tonnes et j'ai commencé à découvrir et suivre plein de gens qui étaient dans le même délire musical que moi. À la fin du confinement je me suis séparé de la mère de mon fils et j'ai commencé à être de plus en plus actif et à commencer à échanger et je tombe sur @_Gari_Pi qui est marrant et qui partage aussi du bon son. Après la mort de DOOM on a été nombreux à partager notre tristesse et ce que représentait sa musique pour nous.

Et en fait, je ne sais plus trop quand, j'ai partagé ma collection de vinyle de Jay Dee, de MF DOOM et autres. Delà Gari m'a envoyé un message disant que j'écoutais du bon son qu'il souhaitait que j'écoute un projet de beat tape inspiré de "Special Herbs". Il m'envoie un lien SoundCloud avec v'là les beats dessus. Je me prends au jeu, je suis super flatté de sa proposition et de la confiance qu'il m'accorde. Je surkiffe ce que j'écoute et je me rends compte qu'il y'a plusieurs styles, 4-5 touches différentes, mais aussi plein de beats avec une touche particulière. Je réalisais après que c'est les siens mais aussi ceux d'autres personnes qui aussi sont super bons, en tout cas à mon goût. Comme je ne le connais pas je commence à prendre des notes ultra détaillées, je suis critique et objectif, mais j'hésite à lui partager en lui disant que ça me gêne parce que je fais du son aussi dans mon coin, mais de la merde. Je ne me sens pas trop légitime. Je lui transmets quand même mon classement et mes observations. Enfin de là il me demande de partager ce que je fais et a priori il aime bien. En tout cas, il me propose de rejoindre sa team, à ce moment-là je ne comprends pas tout, en vrai c'est encore flou pour moi. Mais on continue à discuter. Gari est super sympa, très encourageant et positif, mais je refuse pour ma part de participer parce que je n'ai jamais partagé mes sons en dehors de mes amis et de mes meufs, qui s'en branlent, d'autant qu'après ma séparation j'ai vendu tout mon matos et je bidouille juste sur mon tel avec l'application Koala que je viens de découvrir. "Spice program Vol. 1" sort, c'est trop bien et je vois les réactions, je commence à regretter. Il me relance, je me fais désirer encore mais finis par rejoindre le groupe sur Discord. Je découvre le collectif et ses membres, tout le monde est super cool et bienveillant, ça bouillonne d'idées et d'échanges. On enchaîne sur le volume 2 puis Gari lance l'idée, entre autres, de faire un projet avec des Mcs américains. On n'a aucune expérience, aucun moyen, on est galvanisé, mais on est motivé et on plie "Transatlantic Shit 1" en 3-4 mois. L'effervescence est là, on enchaîne "Spice Program vol.3", "E131", des solos puis "TS2", le tout en moins de trois ans ou deux ans de la première à la dernière sortie. Moi je me lâche de plus en plus et au fur et à mesure on continue à apprendre à se connaître. Soul@work a participé jusqu'à "E131" mais entre-temps il n'a pas souhaité participer à "TS1" et il s'est mis en retrait. Denzel Macintosh qui est multi-instrumentiste a plein de trucs à gérer à côté aussi donc après "Spice Program vol.2" il n'a pas participé. ICBM nous rejoint, puis chacun fait en fonction de son temps et de ses envies.

Je comprends mieux pourquoi Gari est votre guru...

Je ne sais pas pour les autres mais c'est le mien. Je le considère comme un vrai leader, c'est lui qui a réuni tout le monde autour de son idée. Et il m'a donné finalement la motivation et m'a permis de passer le cap de partager mes sons sur Twitter. Il m'a donné de la force et de la confiance et je pense qu'il a eu le même effet sur d'autres. Gari fuse d'idées et de projets, il a la vision, il veut enchaîner, motive tout le monde, organise, choisit les beats et les agrégés. Et surtout il a une touche pour assembler, présenter et mixer nos beats ensemble, créer les pochettes. Il a cet effet fédérateur au sein du groupe mais aussi sur Twitter. Il rassemble et ramène sa touche, à mon sens, inégalable. Nous sommes un groupe de communistes où l'on a l'impression de tous participer, on donne notre avis et on échange beaucoup mais c'est lui qui décide et tranche au final. Voilà pourquoi le Gari est un leader, notre guru.

"Transatlantic Shit" est sorti en vinyle. Comment procédez-vous pour le mix et mastering, est-ce aussi réalisé depuis un phone ?

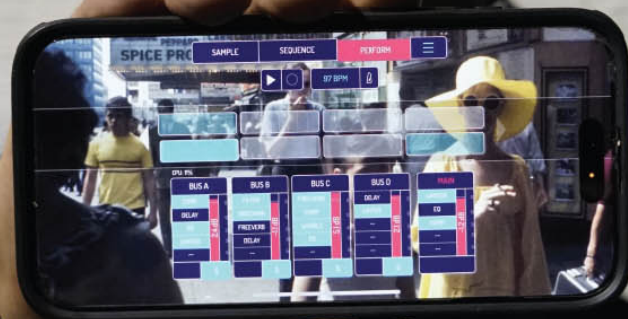
Pour le délire du téléphone je suis le seul, c'est mon truc. Pour "TS1" et les autres projets, composition et mix, j'ai tout fait sur Koala sampler et mon Iphone Xs, je suis le seul du groupe à produire ainsi. Sinon chacun a sa technique et son matos de prédilection. On avait créé un gros folder avec tous nos beats puis Gari choisissait et il le proposait aux rappers. Il était à la baguette. On pouvait aussi chercher et se débrouiller, par exemple Phaayte a ramené ses featurings. Mais mon featurer avec Obijuan, c'est lui qui l'a ramené car je galérais et je ne le connaissais même pas. YaH c'est moi par contre qui l'ai voulu et je me suis débrouillé. Gari a produit la majorité du disque et avait la vision d'ensemble. Je l'ai déjà dit mais je pense que c'est un solo et il nous a invité pour qu'on lui donne de la force, mieux assumer. Donc il n'y a pas eu de taf commun sur les mix des morceaux, il faisait avec ce qu'on lui donnait. Par contre, il organise et ajoute les extraits, intro, interludes et outro. Comme pour les autres projets avant "TS1", c'est Jee qui a fait le mastering initial pour les plateformes. Pour le vinyle, c'était notre rêve caché, on n'y croyait pas, on pensait en vendre 50 au max en nous comptant nous même et on est beaucoup. On ne voulait pas perdre d'argent et se ridiculiser à sortir un vinyle qui ne se vend pas, d'autant que l'on n'y connaissait rien. On avait des bons retours sur les premiers projets et vraiment un soutien de notre communauté.

Plus un passage sur FIP, quelques articles et de bons retours mais voilà on n'y croyait pas trop. Pourtant je pensais que c'était faisable, je pouvais régulièrement Gari pour le faire et je cherchais les usines, je me renseignais. De fil en aiguille et avec quelques coups de main de Trans Vinyl Express on a trouvé un bon plan pour le presser. J'avais monté le business plan, en gros on pouvait imaginer au mieux en presser 100 et se rembourser. Victor qui nous avait déjà soutenus et organisé la soirée de sortie de "TS1" nous a aussi permis de passer le cap. Il voulait sortir un projet vinyle sous leur marque et nous aussi donc on s'est associé pour le faire. Ça nous a donné confiance et ça nous a boosté pour définitivement passer le cap. Enfin le mastering vinyle a été réalisé par Arnaud de BCBC, qui je crois a organisé une soirée avec HHV pour la sortie du dernier projet de Sameer Ahmad. C'est lui qui m'a donné le plan de Matthieu "Mad" Ravaux aka @thebeatmakersociety qui a gentiment accepté de le faire et qui fera d'ailleurs celui de "TS2". C'est vraiment grâce à eux aussi que le projet vinyle a pu se concrétiser car on n'avait pas anticipé le coût du mastering.

Cet été vous avez lancé "TS2", le concept est-il différent ?

Il n'est pas vraiment différent de "TS1". À la base c'est trouver des rappers US et canadiens qui nous plaisent et leur proposer de poser sur nos beats. Mais les bons retours de "TS1" et le fait qu'on ait aussi progressé et pris de l'expérience va changer un peu la donne. Dans mon esprit je me dis que c'est l'occasion d'essayer de passer un palier et de travailler avec des gars que je kiffe et que j'écoute depuis longtemps. Puis chacun aussi s'émancipe un peu et gère directement ses feats. Chacun a plutôt envie de se lâcher et de faire des morceaux plus longs. Du coup on se retrouve avec plus de titres, qui durent plus longtemps et finalement on part assez vite dans l'optique de faire un double album vinyle. En début d'année 2024 je me fixe comme objectif d'avoir Blu en featurer. Quand on lance l'idée de faire "TS2" je cherche donc à concrétiser ça, c'est mon objectif. J'envoie des messages sans réponse, mais sur Twitter je discute avec Iamdaavidssen et je me rends compte qu'il a produit l'album de Dela, Atmosphere Airlines, ou Blu est en featurer, et c'est l'une de ses premières apparitions. Il me propose de le contacter et de tâter le terrain. Blu lui répond favorablement mais me sors des prix d'américain hors de mon budget. Ce n'est pas raisonnable et je me dis que c'est mort. Sur le coup de la frustration je fais un remix et le publie sur Instagram.

“ J'ai tout fait sur Koala sampler et mon Iphone Xs, je suis le seul du groupe à produire ainsi. ”



Blu tombe dessus, like, commente, partage et Davidssen lui signifie que c'est moi le gars qui voulait faire un feat avec lui. Finalement c'est direct Blu qui me recontacte et il me propose de travailler avec lui, avec cette fois un prix super raisonnable. Je lui envoie des beats, et je suis trop content car il choisit un beat où dans le refrain je sample un son en hommage à Phife Dawg de Tribe. Bing, s'est fait en une semaine, j'ai mon morceau avec Blu. Je lui demande s'il n'a pas un gars qu'il veut mettre en lumière pour le deuxième verse et bam, il me ramène Cashus King qui tue ça. Davidssen me rappelle après et me demande si je veux travailler avec Edo.G car il a une connaissance à lui, James Lally, de Verru ou Vice... Bingo, je fais une visio avec lui et on se met d'accord, James ramène en plus Tommy Choppa. Deuxième track les gars pètent un câble, Ylu s'enflamme à son tour et contacte Phat Kat et Guilty, moi je me sens pousser des ailes, je recontacte YaH-Ra que j'aime beaucoup et au final réussi à ramener Planet Asia. Puis la folie continue car MED me ramène Declaime. Les deux me servent deux verses de folie, Dudley me fait carrément une intro avec ses chants et un petit refrain. Il a kiffé le son de ouf et il veut même faire le morceau en entier mais je lui dis que je souhaite que MED kick sa partie aussi (rires). Voilà chacun gère ses trucs, ICBM ramène ses gars. Phayte, qui est au Canada aussi, se lâche avec Chuck. Ylu ramène aussi Hus... Je flippe un peu au début car on s'est fait plaisir mais on s'est un peu écarté du concept de base et on se retrouve avec beaucoup plus de morceaux et plus hétérogènes. Mais Gari refait sa magie et assemble tout ça et ça passe crème. En fait nous sommes complémentaires avec des styles différents mais Gari sait toujours rendre les choses homogènes.

Est-ce volontaire de proposer des titres souvent de moins de 2 minutes 30 ?

Oui et non. On aime le concept de morceaux courts qui s'enchaînent. C'est le cas sur l'ensemble des premiers projets où on tourne plus à 1mn40 en moyenne. Pour "TS1" c'est plus aussi du fait de contraintes de budget en vrai car il faut payer les Mcs américains. Franchement, je n'ai aucun souci avec ça, on est demandeur et on n'est pas pote, c'est leur passion mais aussi leur taf. Il paye souvent le studio et derrière il ne réclame rien en droit pour nos sorties physiques. Pour "TS2" on a fait plus long, deux verses, et puis il y avait un gimmick qui revenait sur Twitter là-dessus. On a voulu prouver aussi qu'on pouvait faire plus que des one minute beat man, mais on reste limité en moyens, on avance doucement et on garde le kif des morceaux courts qui s'enchaînent.

Vous êtes un collectif de beatmakers et vous ne mentionnez pas les blazes des beatmakers via votre page Bandcamp, pourquoi ?

C'est parce qu'on est des communistes. C'est pour mettre le collectif en avant et éviter le jeu de je préfère lui ou untel, mais en vrai en fouillant un peu dans les crédits ou les plateformes, l'info se trouve et les gens qui nous suivent reconnaissent les styles aussi.

Pourquoi avoir choisi de réaliser un clip vidéo du titre "Go to the Store" feat. Blu & Cashus King et est-ce aussi ta création depuis un phone ?

Quand j'ai eu Blu je pensais d'une que ce serait la seule tête d'affiche et je voulais aussi capitaliser sur cette collab. Du coup j'ai tout de suite proposé à La légumerie (@trois_14 et @alison.of.anarchy) avec qui les Spice avait déjà collaboré. Ils sont super talentueux, alors je me suis naturellement tourné vers eux avec l'idée de faire un clip en mode collage ou animation et ils ont eu la folie d'accepter et de se lancer dans le truc. Ils n'avaient jamais fait ça. Ça leur a demandé du temps car ils apprenaient en même temps. Mais le résultat est super cool et même si je pense qu'ils ne le referont jamais on est tous fiers de ce clip...

Tes 3 titres favoris de "Transatlantic Shit 2" et pourquoi ?

Je kiffe l'album, c'est un tout indissociable. Tout s'enchaîne pour moi c'est un seul gros track.

Tu es un fan de Dilla, composait-il aussi avec un phone et qui sont tes modèles de beatmakers qui composent avec un phone ?

Dilla, non je ne crois pas, pas que je sache. A part la MPC y'a toujours eu un mystère sur sa manière de produire et il y a beaucoup de légendes, sur l'utilisation de Protoools, d'autres logiciels de M.A.O et aussi sur la fin de sa vie. Je pense qu'il n'avait pas de limite même si la MPC était son outil de prédilection et il jouait aussi des instruments comme la batterie, du Moog... Indéniablement c'est un de mes beatmakers préférés, il m'a donné envie de m'y mettre, mais voilà c'est le master et la relation est très affective et jamais je ne pourrais prétendre m'en approcher. Puis ça reste douloureux d'en parler.

Mon collectif de l'époque La Sphère s'est réuni autour de notre amour pour Jay Dee et on a tous beaucoup pleuré à sa mort. J'étais à son dernier concert à Paris, putain c'était à la fois fort et dur. Ça reste un moment bizarre, indescriptible. Sinon on a tous pétié un câble lorsqu'on a appris que Madlib a produit "Bandana" sur Ipad. À part son frangin Oh No je ne connais pas d'autres producteurs qui ont fait ça. Même si ça se démocratise et qu'il y a de plus en plus de personnes utilisant cet outil, c'est surtout dans la beat community US et pour des projets d'instru. Dibiase peut utiliser tout ce qu'il trouve sous la main, dont un tel ou un Ipad. C'est d'ailleurs lui qui m'a fait découvrir Koala Sampler. Il fait partie de mes modèles car il est sans limite. Ce n'est pas l'outil mais ce que tu en fait qui compte. Dans le genre il y a Raz Fresco que j'aime beaucoup mais je ne m'attache pas trop à ça. Les modèles sont plutôt classiques, Dilla, Madlib, Q-Tip, Pete Rock, Premier, RZA, Muggs, Da Beatminerz, Doom, Exile et tous ceux qui ont nourri mes oreilles. Sinon de ce que je sais, les producteurs l'utilisent plutôt en complément en Midi mais toujours avec d'autres machines plus traditionnelles ou des ordinateurs.

Quelles sont les contraintes et limites de composer avec un téléphone ?

L'écran est tout petit, ce n'est pas pratique. Je l'utilise de manière à créer instinctivement et sans sur-penser, sans fioritures, en mode one shot. Après c'est limité pour le mix d'autant que je l'utilise seul, sans autre équipement, et je passe beaucoup de temps dessus quand faut finaliser un morceau pour un projet. Mais cette limite est ma force et j'essaye de l'exploiter un max, ça me permet de faire partout dans n'importe quel instant de vie, à n'importe quel endroit. Cela offre une grande liberté et je m'en sers pour m'exprimer. Je ne suis pas bavard et je m'exprime mal à l'oral et à l'écrit, c'est donc ma manière de sortir mes émotions et mes sentiments.

Si un lecteur désire se lancer, quelle appli et phone lui conseilles-tu ? Et est-il possible d'utiliser des sources externes ou uniquement celles dans l'appli ?

J'ai absolument aucun conseil ou peut-être un seul : qu'importe l'équipement, le moyen, trouver le truc avec lequel vous êtes à l'aise, faites-vous plaisir en premier. Je ne suis pas dans la technique, je suis fainéant et je ne suis pas un geek. Il y a des possibilités, c'est compatible en Midi et avec d'autres équipements ou applications mais j'utilise le truc de base, point.

Et as-tu essayé l'IA, ça t'inspire quoi ?

Ça ne m'intéresse pas du tout, ça me fait même peur à vrai dire. Terminator, Minority Report et tout le tralala, on y arrive. Fuck l'IA, vive l'humain avec ses imperfections et ses limites.

Sameer Ahmad n'est pas seulement un ami virtuel, que penses-tu de son dernier album et pourquoi collabores-tu principalement avec des Mcs américains ?

C'est un des rares rappeurs actuels que j'écoute ou auquel je me suis intéressé ces derniers temps, disons un peu plus qu'en surface. Je trouve son écriture folle, pleine de références, de la culture, des phases de rimes et musicalement c'est solide. Il arrive à se renouveler et repousser le truc en flirtant avec d'autres univers qui ne sont pas forcément les miens mais avec finesse. J'ai beaucoup écouté de rap français jusqu'au début des années 2000 puis beaucoup moins. J'ai toujours été plus dans le rap US. Après, jusqu'à présent, aucun rappeur français n'a sélectionné un de mes beats pour les morceaux bonus des projets Spice Program et aucun n'est venu me demander un beat. Mais il y en a quand même quelques uns que j'écoute et que j'apprécie, dont LK de l'Hôtel de Moscou que je trouve très fort aussi. À vrai dire j'ai envoyé un batch de beats à LK et il a kiffé le batch. Il a posé sur un morceau et je le sur kiffe mais j'ai été pris par les autres projets et surtout par "TS2". Coucou LK, je compte bien relancer le truc et sortir le morceau en question.

Quelle est la place du vinyle dans ta vie ?

Le vinyle c'est la frustration. Je n'ai jamais pu m'acheter de platine quand j'étais jeune, je voulais une MK2 mais ça coûtait trop cher. C'était toujours chez les autres. Mais j'ai acheté mes premiers vinyles en 96, dans l'espoir d'en avoir une mais elle n'est arrivée que bien plus tard..., notamment un maxi de Cash Crew feat 2 Neg' puis "Brooklyn Zoo" d'ODB. Sinon j'achetais que des cassettes et des Cds, beaucoup d'imports. Ensuite j'ai acheté beaucoup de vinyles, notamment de Jay Dee, mais je n'avais toujours pas de platines. Les vinyles et les platines étaient mis en commun avec La Sphère. Enfin, un peu plus tard, j'ai acheté une platine d'écoute de base car je ne pouvais toujours pas me payer une MK2 mais à mes 40 ans on m'a offert une belle MK2. Depuis j'ai une vie professionnelle plus confortable et j'ai rattrapé tout le retard que j'avais en achetant les albums que j'avais qu'en Cd ou K7...



POIRIER

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON DOUZIÈME LP "QUIET REVOLUTION" CHEZ NOVISA, SON NOUVEAU LABEL, LE PRODUCTEUR ET BEAT MAKER EMBLÉMATIQUE DE LA SCÈNE MONTRÉALAISE GHISLAIN POIRIER RALENTIT LE TEMPO. LES DIX PLAGES DE CET ALBUM, DANS LA CONTINUITÉ DE "SOFT POWER", REFLÈTENT SON ÉTAT D'ESPRIT PAISIBLE MAIS TOUJOURS PROACTIF, APRÈS 25 ANS DE CARRIÈRE. IL REVIENT SUR SES CHOIX ARTISTIQUES ET SA FAÇON DE COLLABORER, SANS MOTS MAIS DANS LA BONNE DIRECTION, CONJUGUANT FIÈRTE ET HUMILITÉ, SANS GLAÇAGE MAIS AVEC UN SENS DE L'HUMOUR AIGUISÉ.

Je suis un artiste nord-américain, pas un artiste français. Si j'étais un artiste qui ne faisait que de la musique en français, dans ma stratégie, je n'irais pas en France tout de suite...

Parce que nul n'est prophète en son pays?

Non, ce n'est pas ça. La langue ne définit pas le style musical et même si je faisais des trucs en français, je ne penserais pas que ma porte d'entrée, ni de sortie serait la France. C'est le style musical et non la langue qui importe. Donc de penser que la musique francophone est un genre, c'est une erreur. Cela devient un genre à cause des programmes politique de défense culturelle mais ce n'est pas un genre en soi.

Vous avez aussi beaucoup cela au Québec?

Oui, beaucoup. Il y a des quotas à la radio, des subventions. Si tu ne fais pas des choses en français, tu es dans un monde parallèle. Parce que la culture en français, c'est politique donc il y a de l'argent pour ça et une volonté politique derrière ça. Si c'était pour l'art, la langue ne serait pas forcément le critère numéro un.

Ah ben pas forcément ! La langue en soi, l'écriture dans une langue, c'est un art ! L'art de la littérature... La chanson à texte.

Mais là ce qui est jugé ce n'est pas que l'art, juste si c'est d'abord en français ou pas. Et c'est même au détriment des musiques qui sont instrumentales.

En effet, d'ailleurs dans ton nouvel album tu as plusieurs titres uniquement musicaux. Je suis un peu frustrée car je n'ai entendu que deux titres et pas l'album complet. J'aime bien écouter la cohérence d'un Lp, des textes. Il y a souvent des messages politiques dans tes productions. Comment s'opèrent tes collaborations pour ton nouvel album "Quiet Revolution", qui fait suite à "Soft Power" ?

Tu en as entendu le troisième single en exclusivité à la soirée Free Your Funk. C'était la première chanson de mon deuxième set quand j'ai repris après Guts. Le titre de l'album est venu après que j'ai eu les chansons. Il y a Flavia Nascimento qui était déjà sur mon précédent album, et tous les autres sont des nouvelles collaborations. Et pour répondre à la question cachée, non je n'influence pas le contenu de ce qui va être chanté ou dit par les gens. Ce sont eux qui écrivent leurs textes. Ce que j'influence, c'est plus là où je veux me diriger pas d'un point de vue thématique mais plus artistique. Voici la vibe que j'ai en tête, voici ce que j'ai fait avant, voici ce qui me fait tripper. Essayons de regarder plus dans cette direction-là. Mais je ne vais pas leur dire les thèmes. Je suis beaucoup plus préoccupé par « est-ce que ça fait du sens musicalement ce que vous faites sur ma musique » ? Eux ont la responsabilité du sens de leur texte. Moi je me donne la responsabilité du sens musical de ce qu'ils font sur la musique. Je veux que même si on ne comprend pas la langue, on puisse quand même comprendre l'intention de la chanson. Je n'ai pas besoin de dire « ne fait pas une chanson là-dessus ». Je préfère dire « allons dans cette direction ». Quand je rencontre les gens, on parle beaucoup, et donc je vais d'abord trouver des lignes mélodiques avec eux avant de trouver le sens des mots. Je m'attarde au sens de la chanson pas au sens des mots. Puis après si j'enlève un bout que je déplace quelque chose, je demande « est-ce que ça dénature ton propos ? » Parfois on enregistre et la personne qui chante me dit : « fais ce que tu veux avec ça ! ». Ils n'ont pas fait un couplet ou un refrain bien définis, il y a plein de choses et je m'amuse avec ça. C'est pour cela que je dois parler beaucoup avec eux, pour entériner tout ce que je fais avec eux. C'est important. On fait une chanson ensemble puis après on merge, on s'ajuste. Le sens des mots c'est 25% de l'information vocale. Eux s'occupent de ces 25% et moi je m'occupe des 75% de comment ils chantent, de leurs intentions, du ton, du flow et de comment ça va avec la musique Et après il y a tous les trucs de contrastes qui peuvent arriver. Une chanson avec un sens triste sur un beat happy. Où une musique entraînante avec des paroles extrêmement vulgaires.

Oui au Brésil ils sont très forts pour ça. J'appelle ça la tristesse brésilienne, qui a une forme de légèreté. La samba triste. Une musique légère mais ce sont des drames qui sont contés...

Oui et dans les musiques du Sud il y a très souvent des textes en apparence anodins mais en fait c'est tout du double sens, mais ils ne peuvent pas le dire clairement, souvent pour des raisons politiques. Donc, il y a souvent des chansons extrêmement salaces mais qui sont comme des fables.

Oui tout à fait, comme les Fables de La Fontaine, qui étaient des critiques sociales, les contes, les fables, les satyres ont souvent cette fonction... C'est pour ça que j'aime écouter les textes, ça dit quelque chose de la culture, de l'histoire... Aux Antilles, pendant le Carnaval, beaucoup de morceaux sont des satyres, parfois au vitriol, de personnes plus ou moins dans le viseur du moment...

Oui et à ce moment c'est permis. C'est important quand des textes d'une culture te parlent spécifiquement, ce n'est pas du vide. Parfois quand je regarde certains artistes ça doit être un drame pour eux. Imagine tu chantes dans une langue et tu tournes surtout dans un pays qui a moins de 5% des gens qui comprennent ce que tu dis. Ça doit être usant à la longue.

Après rien n'empêcherait de projeter les paroles...

Comme au théâtre ? Moi je trouve que ça casse un peu la magie des fois. Tu vois la traduction et tu te dis « ah c'est un petit peu naïf ce qu'il raconte, c'est très basique. » C'est le fait que c'est chanté qui rend la chose belle. Tu vois par exemple "Tout Doux", ben ce n'est pas un morceau en français pour moi. Si tu comprends les mots, tant mieux, mais sinon ce n'est pas grave car c'est musical. Pour moi, c'est une chanson qui s'adonne à être en français. Jérôme qui a fait la chanson, un français d'Orléans qui vit au Québec depuis 25 ans, il a compris cela sans que je ne lui dise. Parce ses disques à lui c'est très différent. Là il s'est dit, non je vais faire quelque chose de beaucoup plus musical. Moins s'attarder sur le sens des mots mais plus sur le sens musical de ce que je vais chanter et des sons. Il y est allé plus en mode détendu, pour la musicalité des mots. Après il s'est forcé pour que ça fasse du sens. Tous les deux, on était agréablement surpris par le résultat et on a eu envie de faire d'autres chansons.

Ça rejoint ce que je disais sur les textes. Un jour j'ai écrit à un journaliste en lui disant « arrêtez de mettre les paroles dans vos critiques, ça ne rend pas justice à la chanson ! » Les paroles, ça s'entend en contexte. Vous n'allez pas mettre les notes et les accords dans vos papiers, ben c'est pareil. J'en ai un peu contre l'obsession du sens des mots. On vit dans des sociétés qui ont une obsession avec ça mais, moi, je fais de la musique.

Qui est, par nature, une langue universelle ou presque... Qui peut parler à n'importe qui...

Oui et de la même façon en musique ce n'est pas parce que tu as de beaux accords que ça sonne bien. Parce que si on joue avec les mauvais instruments dans le mauvais contexte, ça ne les magnifie pas. Comme tu peux avoir des trucs très banals sur papier, un texte qui pourrait sembler banal, une musique qui pourrait sembler banal, mais tout le travail d'arrangement et de structure, de textures et de tonalités, c'est ce qui va le rendre beau.

“ Penser que la musique francophone est un genre, c'est une erreur. Cela devient un genre à cause des programmes politique de défense culturelle mais ce n'est pas un genre en soi. ”

Que penses-tu de l'IA d'ailleurs ? Notamment sur ce sujet des textures, de l'arrangement, l'IA on lui donne des intentions donc il y a de la direction artistique. Toutefois la texture ne peut pas être la même qu'avec de vrais instruments. Tu produis comment toi ?

L'IA ou comment apprivoiser la bête. Je suis dans une formule hybride en composition, ordinateur et musiciens. Je n'ai pas une obsession du « vrai » instrument. Je veux juste faire une bonne chanson et on peut arriver à ses fins de plusieurs façons. Là, je trouve ça fun en ce moment ce mix entre acoustique et électronique que j'avais sur "Soft Power" et que je pense avoir encore sur "Quiet Revolution". Par exemple, sur "Agua Oro" tout est extrêmement électronique dans la chanson mais la façon de chanter est plus folklorique. Le chanteur ne fait pas ça d'habitude mais quand il est parti sur le loop que j'avais, le loop avait toujours le même accord. Ça pourrait paraître plus limitant mais c'est ce qui lui a permis de sortir du chemin qu'il prenait d'habitude. Ça l'a fait aller dans des trucs plus folkloriques, qu'il aborde rarement de son côté. Ensuite, j'ai rendu ça encore plus électronique musicalement. Je pense que ça crée un beau contraste. Puis quand il m'a donné des cues sur le sens de la track, il y a des choses que j'ai changé ou ajouté pour que mon sens musical appuie son propos. Il y a d'autres clés que juste le sens des paroles.

Donc pas d'IA ce n'est pas pour toi encore ?

Tu veux dire quoi par IA, de A à Z ? Comme sur certaines playlists de Spotify ou il y a des morceaux intégralement réalisés avec l'IA ? J'en ai entendu, j'ai reconnu tout de suite. C'était vraiment bancal. Ensuite, je suis allé voir l'album intégral. C'était dix déclinaisons de la même idée, faites avec des instrumentations différentes et un faux nom d'artiste. Ça c'est une petite défaite pour l'humanité. J'ai beaucoup pensé à la question. Ce qui est intéressant en art c'est le point de vue des humains qui partagent ça avec d'autres humains. La musique faite par des robots, elle est faite pour des robots, pas pour nous. Il n'y a pas d'intérêt pour nous à recevoir ça. Il n'y a pas un point de vue, une prise de position. Pourquoi on voudrait nous enlever ça, communiquer entre nous ? L'IA devrait être faite pour des choses beaucoup plus importantes. L'IA dans le domaine artistique, c'est une goutte d'eau dans le monde de possibilités de l'IA, par contre c'est celle qu'on comprend le mieux. Car on peut jouer avec. Mais à qui ça s'adresse ? Au final, c'est juste fait dans une optique de rentabilisation, de commercialisation, de faire plus de profits. Mais je pense que, si on fait de la musique, si on écrit des livres, c'est pour communiquer entre humains.

Et, intuitivement, l'IA, jusqu'à ce que ça n'arrive, elle ne va pas pouvoir sentir si ça te donne la chair de poule ce qu'elle vient de composer ou d'écrire.

Oui mais les algorithmes deviennent de plus en plus sophistiqués pour deviner ce que vont être nos intentions ou nos désirs. Les modèles sont de plus en plus affinés. Par exemple, quand je joue en soirée en tant que Dj, j'ai une intention de départ, j'ai le goût de jouer ça ou ça, à quel moment ? On verra. Dans quel ordre ? On verra. Et je vais peut-être m'orienter dans une autre direction. Ça dépend de plein de choses. Est-ce que les gens sont en forme ? Est-ce qu'il est tard ou tôt ? Est-ce que les gens sont fatigués ? Est-ce que moi je suis fatigué ? Est-ce que je suis en forme ? Est-ce que j'ai le goût de faire découvrir un truc en particulier ? Il y a plein de choses qui rentrent en ligne de compte, c'est ce qui rend la chose très différente d'une playlist. La playlist peut être maximisée en fonction des désirs des gens mais elle ne fera pas un virage à 180° en plein milieu de la soirée. L'élément du contexte est très fort dans tout ça. Moi ce que je veux c'est cette sorte d'échange, je vous vois, vous me voyez, on est ensemble. Qu'est-ce qu'il se passe là entre nous ? Il y a des gens qui ne vont jamais voir des Djs, ils ne vont voir que des concerts. Pour eux, les concerts c'est ça une performance et c'en est une effectivement. Mais jouer en Dj, c'est aussi une performance mais étalée sur le temps. Si j'analyse la soirée d'hier soir, je trouve que j'ai connecté avec le public et que le public a connecté avec moi. Donc ça devenait circulaire. Et puis à la limite, quand c'est possible, j'aime ça avoir moins d'éclairage sur le stage, pis que les gens me regardent moins, que les gens dansent entre eux. Tu n'as pas besoin de remonter loin dans le temps, il y a 25-30 ans, toutes les discothèques avaient le booth de Dj en hauteur, caché, qui regardait le dance-floor. Et les gens ne regardaient pas du tout le Dj.

Carrément ! Le Dj, on ne savait pas du tout où il était et qui c'était et vraiment on s'en fichait, du moment qu'on dansait ! On allait plutôt dans un lieu pour sa ou ses couleurs musicales, une soirée avec un thème éventuellement... Puis il y a eu une évolution avec l'électro et les Djs sont devenus comme des artistes en soi. Il y a un caractère beaucoup plus « concert ». Dans la techno, il y a aussi l'effet « en rang d'oignons collés au mur de son ». Cela dit c'est aussi très vrai dans les gros sound systems reggae, l'appel des basses quoi ! Après, il y a certains types de musique qui appellent plus les gens à danser ensemble que d'autres. Et ça doit changer aussi beaucoup votre rapport à la salle, aujourd'hui il y a une sorte de diktat d'exister, il faut se créer comme un personnage.

Sur un stage oui, pas dans le Dj booth. Oui, ce qui est important c'est la musique. Je suis à l'aise de jouer et qu'on ne me voit pas bien. Mais il faut que je voie les gens. Faut que j'analyse, que je voie les signes. Puis que je tricote avec ça. À la limite, on pourrait enregistrer le Dj set que j'ai fait, là on le réécoute et ça fait pas de sens. Mais ça fait du sens dans la soirée. Avec l'énergie qui est là, les gens qui sont là, comment ça réagit. Mais hors contexte, c'est différent.

Oui, à un moment je me demandais pourquoi les Djs n'enregistraient pas systématiquement leurs sets de club, pour faire plus de contenu... Un peu comme un concert live tu vois ! Techniquement ce n'est pas difficile, mais après j'ai compris que ça pouvait demander un vrai travail d'édition...

Ben tout n'est pas parfait, de un. Pis je veux dire, moi ça ne m'intéresse pas vraiment de faire ça. Tu me parlais d'un de nos mixes Qualité de Luxe, tu m'as dit le 5 et le 8 sont tes préférés, ben ce sont des mixes qu'on a fait pour qu'ils soient écoutés. On n'a pas enregistré un mix en soirée. Et tu m'as donné la preuve qu'on l'a bien fait parce qu'on l'a fait pour qu'il soit ré-écoutable, comme un album. C'est calibré comme ça.

Ouais ! Il est ré-écoutable et jouable ! Dans le sens où quand je veux animer ma soirée, j'ai besoin d'un truc qui dure 1h30 car je ne vais pas passer mon temps à changer les morceaux toutes les 5 minutes ! En plus, quand tu connais les mixes par cœur, tu sais exactement quelle vibe tu vas mettre, c'est cool...

Oui, c'est un autre type de construction. Tout influence tout. Mettons que tu écris sur un calepin petit format, il est possible que tes phrases soient structurées différemment de si tu écrivais sur des grandes pages. Ça va influencer comment tu écris, ta posture, où tu écris, c'est la même chose en musique, puis en Djing.

Oui comme tu disais un set de Dj d'une heure trente, grosso modo, c'est comme un concert... Tandis que souvent en tant que Dj tu es habitué à jouer six ou huit heures d'affilée... Et 2 ou 3 fois dans le week-end ! Ça tient plus du marathon et du coup la construction est totalement différente, il y a de l'espace.

Les vieux Djs sont habitués à jouer comme ça, pas les jeunes. Les Djs qui ont 25 ans et moins ne sont pas habitués à jouer 5 heures de temps, ils sont plus habitués à jouer 1 heure. Des fois ils ont déjà tout préparé pour jouer un court set, ils ne sont pas prêts à jouer longtemps. Parce qu'ils sont dans un format comme ça. J'aime jouer des sets de 5 heures, j'aime ça commencer quand il n'y a personne, j'aime ça monter, moduler, remonter. Donc tu ne peux pas juger d'un Dj set en vingt minutes. Il y a des choses qui se méritent avec le temps. Autant pour le crowd que pour le Dj. Tu ne peux pas aller tout de suite au dessert. Une chose que j'aime faire c'est de jouer pour la dernière chanson ou les deux dernières chansons, des trucs plus relax. Je n'aime pas finir avec un peak, j'aime qu'on redescende et qu'on s'en aille plus calmement. Là, j'ai fini par "Café Com Leite" qui est toute douce. Ça calme les ardeurs. C'est moins un choc. Ça fait qu'il n'y a pas de batailles aussi à la fin. Les gens s'en vont sur une autre vibe.

C'est bien ! Le voisinage t'en soit gré ! Et le club aussi...

Les bouncers aussi sont contents. Les gens sont comme « huuuu ohhhh » ! Nope, t'as eu ce que t'as eu, c'est fini. C'est doux maintenant. Si tu veux une suite, écoute sur ton téléphone.

Où alors vas en after... Les soirées finissent plus tôt au Québec. Le rythme est autre, quand t'es vieux, ça permet de durer plus longtemps ! Et les fêtes d'après-midi aussi comme les Piknic Electronik à Montréal...

Les soirées c'est jusqu'à 3h à Montréal. L'été, les événements extérieurs c'est jusqu'à 23h, j'adore ça. Ça commence tôt pis ça finit tôt. Tu as eu ce que tu voulais mais tu n'es pas obligé de te miner la santé à outrance.

En effet, la bonne durée c'est six heures ! Quand tu dances six heures, ça peut s'évaluer à 7 km/h, c'est comme si t'avais fait un marathon ! Je calcule comme ça : si tu fais une after, c'est un double marathon. Et au carnaval de Rio, comme c'est nuit et jour, 5 jours d'affilée, ben tu peux faire un paquet de marathons (rires). Ça ne s'arrête pas du tout, c'est impressionnant...

Ah oui ? Et comment tu t'entraînes ?

Tu bois beaucoup d'eau !

“Le m'attarde au sens de la chanson pas au sens des mots.”

Et en passant t'as-tu écouté mon album d'avant "Soft Power" ?

Oui ! Et je l'ai réécouté en entier avant d'arriver ! C'est là que j'ai repéré que tu avais un paquet de morceaux instrumentaux dans tes Eps. Tu as joué trois titres dans la soirée non ? "Sowia", "Café Com Leite" et un autre.

Oui, j'en ai joué quatre au total. Y'a eu « Sim Bombei » et aussi « Pull Up Dat ». Et bien « Quiet Revolution » c'est un peu comme la suite logique de « Soft Power ». Mais si différence il y a, c'est que c'est plus posé, plus calme. C'est moins dansant. Même si « Soft Power » n'est pas extrêmement dansant, les rythmes sont quand même rapides, mais ce n'est pas dans ta face. C'est un album qui s'écoute bien à la maison. Là, avec « Quiet Revolution », j'ai fait un album encore plus calme et le tempo est plus lent en général. J'ai dix nouveaux titres, sept vocaux, trois instrumentaux.

Oui je me demandais est-ce que tu utilises beaucoup de samples quand tu produis ?

Qu'est-ce qu'un sample ?

Une boucle que tu vas prendre ailleurs dans un autre morceau ou te samples-tu ? Ou des sons que tu enregistres, comme cet oiseau par exemple dans un cadre bucolique...

Ah mais ça c'est une séquence. Un sample ça peut être juste un son. Je ne prends pas de séquences, juste des sons. Comme des sons de drum à gauche à droite, soit dans des banques de sons, soit dans d'autres chansons. Mon focus ce n'est pas de capitaliser sur des séquences qui existent déjà mais d'essayer de composer des choses. D'où l'intérêt de collaborer avec des musiciens, surtout des guitaristes en ce moment. Sur la chanson "Tout Doux" avec Jérôme Minière, non seulement il a écrit et chanté son texte mais il a aussi rajouté de la musique, mais de façon un peu random et il m'a dit : « Prends ce que tu veux là-dedans ». Il avait improvisé pleins de choses, avec pleins d'instruments, soit électronique, soit de la guitare. Il y a des choses que j'ai prises, d'autres que j'ai modifiées. Il y a une autre chanson comme ça, "Paid Our Dues" avec Paul Cargnello qui est multi-instrumentiste. Il a rajouté de la guitare, de l'orgue. Je n'ai pas tout pris, mais c'était des bonnes options pour approfondir.

Donner un peu plus de corps et avoir plus cette mixité de sons et d'approches. Un truc que je n'ai pas encore fait mais que j'aimerais faire ce serait d'avoir des cuivres. Je suis vraiment attaché, autant sur « Quiet Revolution » que sur « Soft Power », à faire des trucs simples, mais dans sa fonction positive. Je veux des choses qui se tiennent bien ensemble, que rien ne dépasse, que tout à sa fonction et soit à sa place. Chaque son qui est là, est là parce que la chanson en a besoin.

Ouais pas de fioritures, léger !

Pas de fioritures, pas de double glaçage, pas de sur-alignement. Arriver à l'essence propre de la chanson. Ça fait que tous les sons qui sont là prennent plus de valeur. Tout est plus important. C'est vraiment le travail que j'ai fait. Avec tout le travail d'arrangement et aussi d'accompagnement de ceux qui chantent bien entendu. Car quand les gens écrivent et chantent sur les tracks, les tracks ne sont pas finies. Ça fait que je peux changer toute la musique après pour aller en adéquation avec ce qu'ils ont fait. Le but c'est juste d'avoir un bon point de départ, une base sur laquelle eux et moi on peut se projeter et puis de là, on travaille ensemble. Et puis il y a aussi cette notion de fierté. Les chansons que je sors, il faut que j'en sois fier.

Parce que je vais vivre longtemps avec. Donc, j'en prends soin. Ce qui fait que toutes les choses que j'ai faites, j'en suis fier. Parce que ultimement, l'album peut marcher, la chanson peut marcher, ou pas du tout, mais si je ne suis pas fier de ce que j'ai fait et qu'il n'y a pas d'impact, qu'est-ce qu'il me reste ? D'où l'importance d'en être fier et d'avoir apprécié le processus.

Mine de rien t'es assez prolifique ! Tu sors quand même pas mal de choses. Quand tu vois le côté « l'artiste qui ne sait pas finir son morceau », le côté perfectionniste, ou une incapacité à se dire « bon ben je vais finir », ça peut être un travers...

Déjà, le côté perfectionniste c'est pas le bon mot, mais c'est un autre débat. Je suis un finisher. Je finis les tunes, c'est important.

Faudrait que je réécoute tes titres, comment tu finis tes morceaux, parce que je trouve ça très important mais tout le monde n'est pas très doué pour ça ! C'est dur de bien finir un morceau...

Il y a finir la chanson comme tu dis et finir la chanson dans son ensemble. C'est vrai que c'est une préoccupation. J'ai sorti mon premier album en 2001, là on est en 2024 et ça va être mon douzième ! Mais il y a des périodes où j'en sortais plus rapidement. Là, les trois derniers albums, c'est 2016, 2020, 2024. Plus espacé car j'ai joué beaucoup. Mais aussi l'année passée, j'ai comme sorti sept remixes. Je fais aussi de la musique pour un spectacle de danse contemporaine qui est plus de la musique ambiante et expérimentale. Là, je suis en train de composer la musique pour cette nouvelle chorégraphie et c'est environ 50-60 minutes de musique. C'est comme si je faisais un album. Bon, ce n'est pas la même implication. C'est de la musique que je définis comme étant moins pleine, moins autosuffisante. Il y a beaucoup d'autres informations comme les danseurs, l'éclairage, les costumes, et la musique est une partie de cette information-là, donc ça accompagne, ça transporte. Je suis quand même relativement productif, mais j'aimerais en faire plus. Il y a énormément d'artistes qui n'arrivent pas à finir leurs chansons. Parce qu'ils se disent : « ah il manque telle affaire » ou « j'vais faire telle affaire, ça va être malade, ça va être écœurant ! », mais ils ne le font pas. Pourquoi ils ne le font pas ? Parce que finir une chanson c'est aussi admettre que ça se peut que la chanson ne soit pas bonne. Mais tant que la chanson n'est pas finie, dans ta tête elle demeure bonne. Donc les gens s'auto sabotent un peu avant.

Moi je reste sur : « Est-ce que je suis satisfait ? Est-ce que je suis fier ? Est-ce que je peux aller au bat, comme on dit, avec ça ? Défendre ça ? »... Parce que, si t'es pas fier de ta musique et que ça ne marche pas, tu ne vas pas la défendre avec la même vigueur. Personne ne peut m'enlever ça, l'amour que j'ai pour ma musique. Elle me fait tripper. Après oui, je fais de la musique pour qu'elle soit reçue, donc je m'arrange pour que ce soit une histoire cohérente.

Et c'est sur quel label ? Toi tu as un label ?

C'est le mien et ça s'appelle Novisa. Ça va sortir en vinyle et en numérique le samedi 19 octobre. J'aime bien que ça soit encore sur un support physique, Cd ou vinyle. Je trouve ça plus concret, plus tangible, plus officiel. Ça augmente l'expérience juste d'avoir quelque chose de matériel. La musique digitale, elle se perd vite.

On aurait pu continuer comme ça pendant longtemps, nichés au creux des Buttes-Chaumont, mais on a pris la grosse pluie. Et faut bien savoir terminer comme on dit. Alors peux-tu finir par huit track pour accompagner un dîner ?

Oui, j'ai décidé de faire un tour dans ma discographie pour souligner mes vingt cinq ans de ma carrière :

- 1-En Amuse-Bouche : Poirier "Positive Dub".
- 2-En canapé : Poirier, Ramon Chicharron "Agua Oro".
- 3-En hors-d'œuvre : Poirier "Close The News".
- 4-En plat de résistance : Poirier, Djely Tapa "Wili".
- 5-Pour le trou normand : Poirier "Wha-La-La-Leng featuring Face-T".
- 6-En entremet : Boundary "Expo 67".
- 7-Pour le spiritueux : Poirier, Samito "Sim Bombei".
- 8-Et en dessert : Poirier featuring Waahli "Teke Fren".

POIRIER QUIET REVOLUTION



VERS LA FIN DES ANNÉES 80 ALAN OLDHAM DÉBUTE SA CARRIÈRE AVEC SON ÉMISSION DE RADIO FAST FORWARD DIFFUSÉE SUR WDET-FM 101.9. IL INTÈGRE PAR LA SUITE UNDERGROUND RESISTANCE SOUS L'ALIAS DJ T-1000, CRÉE SON PROPRE LABEL GENERATOR RECORDS, SUR LEQUEL IL SORT DES CLASSIQUES SOUS X-313, ET QUELQUES DÉCENNIES PLUS TARD PURE SONIK RECORDS. DESSINATEUR DOUÉ DEPUIS SON PLUS JEUNE ÂGE, IL A RÉALISÉ DES ILLUSTRATIONS, BANDES DESSINÉES ET ROMANS ICONIQUES POUR DES LABELS ET ARTISTES DE RENOM COMME TRANSMAT, PLUS 8, DJAX-UP-BEATS, DREXCIYA... ALAN A PLUSIEURS CORDES À SON ART, IL A ACQUIS UNE SOLIDE RÉPUTATION QUI VIENT D'ÊTRE RÉCOMPENSÉE PAR LE SPIRIT OF DETROIT AWARD, DÉCERNÉ PAR LE CONSEIL MUNICIPAL DE SA VILLE NATALE. RÉSIDENT À BERLIN, ALAN NOUS PARTAGE SA VISION DE LA SCÈNE, SA RENCONTRE AVEC LES TAULIERS DE BPITCH CONTROL ET DU TRESOR, SES DÉBUTS EN TANT QUE DESSINATEUR INDÉ, NOTAMMENT AVEC LE PERSONNAGE JOHNNY GAMBIT, PUIS SES EXPOSITIONS AVEC ABDUL QADIM HAQQ, JUSQU'AU ROMAN GRAPHIQUE/ALBUM "WELCOME TO SUB-DETROIT".

ALAN OLDHAM



La musique a-t-elle joué un rôle important dans ton enfance ?

J'ai grandi en écoutant de la musique à la maison. Ma mère avait une formation musicale mais elle a arrêté de jouer quand elle m'a eu. J'étais un bébé à la fin de l'ère Motown. Mes cousins qui étaient adolescents jouaient toujours les hits de l'époque. Mes oncles m'ont appris à écouter du jazz. (Motown, l'un des labels les plus importants de l'histoire de la musique, fondé à Detroit par le visionnaire Berry Gordy, a lancé les plus grands artistes de la musique noire américaine et a mené la soul music à son apogée dans les années 60-70. Motown est aussi une contraction de Motor Town, « la ville des moteurs », le surnom de Detroit qui était alors la capitale de la production automobile - ndlr)

Te souviens-tu de ton premier gig ?

La première fois que j'ai joué dans une rave sous mon propre nom, c'était à Windsor, au Canada (banlieue canadienne située à quelques kilomètres de la Motor-City - ndlr), dans une soirée nommée Crazy 8's, organisée par Richie Hawtin et John Acquaviva (label Plus 8 Records). J'en garde de bons souvenirs. C'était en 1990.

Aujourd'hui, que représente Underground Resistance pour toi ?

Le génie du concept UR est qu'il peut signifier tout ce que vous voulez. Tant qu'il y a une lutte, il y a l'UR. Pour moi, cela signifie une indépendance totale, DIY, de l'autodétermination et de la protestation. Mon temps à UR m'a appris ces valeurs.

“L'esprit sauvage, anarchique et organique de Berlin des années 90 et 2000 a disparu en 2024.”

Des anecdotes sur ton émission de radio Fast Forward, de 1987 à 1992 ?

Ce fut une période formatrice dans ma vie. Fast Forward m'a permis de commencer ma carrière. WDET-FM m'a embauché directement dans la rue. J'y ai fait un stage, puis ils m'ont donné un créneau en fin de soirée. À cette époque, ils me laissaient jouer toutes sortes de musique. J'exposais à de nombreux auditeurs locaux cette nouvelle musique électronique, principalement de Detroit. À l'époque, la plupart des gens pensaient que toute la musique électronique venait d'Europe. Je suis toujours surpris que les gens se souviennent de cette émission.

Comment as-tu rejoint BPitch Control ?

J'ai déménagé à Berlin à plein-temps en 2014, puis dans le quartier Mitte en 2015. Et en me promenant dans le quartier de Rosenthaler Platz, une blonde s'est approchée de moi et m'a demandé : « Es-tu Alan Oldham ? ». C'était Ellen Allien. Nous ne nous étions pas rencontrés auparavant mais elle savait qui j'étais et elle s'est présentée. Peu de temps après, notre ami commun Matt Edwards aka Radio Slave a ouvert un Christmas pop-up shop, et j'y ai de nouveau croisé Ellen. Elle m'a invité à jouer dans son prochain événement BPitch Boogy, maintenant appelé We Are Not Alone, dans l'ancien club IPSE (R.L.P.).

J'y ai donc joué avec Camea et je me suis senti bien. Ce mardi-là, j'ai reçu une offre pour monter à bord de l'agence de booking et je suis parti plusieurs fois en tournée avec Ellen. J'ai également sorti des titres chez BPitch. Mon profil était au plus bas à cette époque, alors je remercie Ellen d'avoir remis ma carrière sur les rails.

Comment s'est faite ta connexion avec Miss DJAX ?

J'avais terminé mon tout premier Ep sous le nom de Signal To Noise Ratio et je cherchais un label pour le sortir. Je suis allé chez le disquaire avec un carnet pour obtenir les coordonnées des labels. J'ai trouvé ce label des Pays-Bas. Mon cousin vivait là-bas à l'époque, il travaillait dans l'armée de l'air comme mécanicien. Alors je l'ai appelé et je lui ai demandé où se trouvait Eindhoven et il m'a répondu que c'était près de chez lui. Du coup, j'ai envoyé une démo à Saskia aka Miss Djax. Elle a aimé le disque et l'a sorti, mais elle a davantage aimé mon art. À partir de ce moment-là, j'ai réalisé la plupart des illustrations du label Djax-Up-Beats.

Tes souvenirs de Detroit dans les années 90 ?

Les années 90 ont été la première véritable renaissance de Detroit. Beaucoup de gens faisaient de la musique, il y avait beaucoup de raves légales et illégales, et Motor était le grand club de cette époque (le Motor Detroit basé à Hamtramck ouvert en 1996 par Steven Sowers était le club mettant en avant la scène locale avant et pendant les premières années de formation du Detroit Electronic Music Festival, connu aujourd'hui sous le nom de Movement - ndlr). Tous les grands noms y ont joué. Le coût de la vie était encore très bon marché. J'avais un appartement vraiment cool à cette époque et je ne payais pratiquement rien. Les gens pensaient toujours que Detroit était dangereux, alors ils restaient globalement à l'écart. Seuls les vrais passionnés de musique et les ravers de banlieue bravaient la ville à cette époque. J'avais beaucoup d'amis. Une fois, j'ai invité Christian Smith, Mistress Barbara et Joel Mull sur mon balcon pour un barbecue. J'étais aussi très proche de Woody McBride à l'époque. J'ai sorti mon premier album via Tresor. J'ai beaucoup fait du vélo. De bons moments. Puis la loi anti-drogue RAVE de Joe Biden est entrée en vigueur, tuant la scène rave américaine de l'époque, et de nombreux clubs, dont Motor, ont fermé leurs portes. Puis le 11 septembre il s'est passé ce qui s'est passé.

Ton top 5 masterpieces de Detroit ?

- Suburban Knight "The Worlds"
- Galaxy to Galaxy "Jupiter Jazz"
- Rhythim is Rhythm "It Is What It Is"
- Infiniti, Juan Atkins "Think Quick" (Moritz Von Oswald '94 Remodel)
- Terrence Dixon "Running Time"

Comment perçois-tu l'esprit de Berlin ces 15 dernières années ?

L'esprit sauvage, anarchique et organique de Berlin des 90's et 2000 a disparu en 2024. Avant, les gens venaient ici pour vivre de leur art parce qu'ils ne pouvaient tout simplement pas s'en sortir dans leur propre ville natale. Les loyers étaient bon marché et de nouvelles formes d'art et de musique ont alors émergé. Il y avait de nombreux espaces artistiques et musicaux que vous pouviez simplement reprendre ou louer à bas prix. Aujourd'hui, c'est un peu un cliché : les jeunes déménagent à Berlin parce que c'est cool, ce qui fait grimper les loyers. Habillés avec des vêtements BDSM commandés sur Amazon, ça se drogue et ça va au Berghain ou à Kit Kat, les touristes viennent ici pour faire ça, comme à Disneyland. Les startups et les sociétés de CR embourgeoisent les quartiers et de plus en plus de clubs ferment leurs portes. Je connais un gars dont la propriétaire vend son immeuble à Amazon, il doit donc déménager après une décennie. Fiese Remise et IPSE ont disparu, Renate et le légendaire Watergate fermeront leurs portes à la fin de l'année...



Le statut de patrimoine invisible de l'UNESCO n'a pas pu les sauver. Les politiques de la division sont accentuées par les médias sociaux et ont presque détruit l'ancien véritable esprit. Mais les gens continueront à venir ici parce qu'il y a toujours une liberté artistique et que vous pouvez toujours vivre ici à un prix relativement bas en tant qu'étranger et artiste. A part rentrer chez soi, où va-t-on après Berlin ?

Quels ont été les ponts entre la scène de Detroit et la scène berlinoise ?

Cela se résume à un seul homme : Dimitri Hegemann, propriétaire de Tresor. C'est lui qui a renforcé le lien entre Detroit et Berlin. Il considérait la techno de Detroit telle que définie par les premiers Underground Resistance comme le nouveau punk rock d'un Berlin réunifié après l'effondrement du mur. Je dois beaucoup à Dimitri et Carola (Carola Stoiber - ndlr) de m'avoir amené à Berlin pour jouer dans ce club dans les 90's. Il existe désormais un programme d'échange Detroit-Berlin où les DJs des deux villes se rendent visite, jouent des gigs et acquièrent de l'expérience. Shawescape Renegade est le visiteur actuel de Detroit. C'est un excellent programme.

Parlons de ta deuxième passion. Quelles sont tes principales influences ?

Beaucoup. Marvel Comics, les bandes dessinées indépendantes des années 80, The Face, Pop Art, Daniel Torres, Jean-Luc Godard, Patrick Nagel, Andy Warhol, Jean-Michel Basquiat. Tout ce qui est orienté vers le design.

Comment as-tu commencé ta carrière d'illustrateur ? Et qui sont les personnages Johnny Gambit et Vectra ?

Je dessine depuis que je suis né. J'ai toujours aimé les bandes dessinées et j'ai commencé à les copier, comme tout le monde. Je dessinais des petites bandes dessinées à l'école primaire avec mes amis, la différence c'est que je n'ai jamais arrêté. Dans les années 80, j'ai imaginé le personnage de Johnny Gambit. Il était destiné à présenter un style manga/anime combiné aux influences du film noir, New Wave, Mister X et de Miami Vice Comics. Après une visite dans les bureaux de Marvel, la compagnie s'est emparé de mon personnage quelques années plus tard pour créer leur version de "Gambit" dans les X-Men, mais ça c'est une autre histoire (rires).

Avec Vectra, il s'agissait d'une bande dessinée d'art peinte expérimentale avec un rôle principal féminin noir idéalisé. J'ai été très influencé à l'époque par Ashley Wood et POPBOT. J'ai fait un numéro de 16 pages et un numéro 1 complet, mais personne ne s'en souciait vraiment, alors j'ai arrêté. Si je l'avais annoncé aujourd'hui avec les réseaux sociaux actuels, cela aurait peut-être eu plus de succès. Mais je n'ai pas l'intention d'y revenir.

Peux-tu nous parler de ton amitié et tes collaborations avec Abdul Qadim Haqq ?

J'ai rencontré Haqq il y a plus de 25 ans chez Transmat. Il était le deuxième gars après moi à réaliser des illustrations pour Derrick May. Je l'avais observé pendant des années. Puis un ami a acheté un superbe loft à Detroit et m'a invité à y faire une exposition d'art. L'espace était si grand que j'ai proposé d'inviter également Haqq. Cela n'avait aucun sens que les deux illustrateurs techno les plus connus de Detroit n'aient pas travaillé ensemble auparavant. Nous avons fini à deux avec un show fantastique pendant le week-end du Mouvement qui a été une réussite financièrement. Ensuite, j'ai organisé une autre exposition à deux ici à Berlin, dans une librairie appelée Echo Buecher, qui a également été un succès. Tout cela a culminé avec mon travail à l'encre sur le premier roman graphique de Drexciya. C'était une belle collaboration. Toute l'équipe s'est inspirée de l'amitié et de la collaboration Warhol/Basquiat.

Peux-tu décrire "Welcome to Sub-Detroit" ?

Il s'agit d'un prochain projet de roman graphique que je réalise avec Elypsia Records, à Bruxelles. C'est un roman graphique de 48 pages avec un album, le tout réalisé par moi-même. C'est une suite libre de PLUS8019, la bande dessinée que j'ai réalisée pour Richie Hawtin en 1992. (A cette époque, ce fut la première fois qu'une maison de disques comme Plus 8 publiait une bande dessinée complète - ndlr) "Welcome to Sub-Detroit" est actuellement en production et j'attends juste que le label le publie.

“ Si votre art n'est pas politique, alors vous n'êtes qu'un capitaliste. ”

Quel est le message principal à travers ton art ?

J'ai lu un article qui disait "Si votre art n'est pas politique, alors vous n'êtes qu'un capitaliste". Eh bien, je ne suis qu'un capitaliste.

Tu dessinais pas mal de femmes hyper stylisées et aux belles formes ; pour toi, comment est la femme idéale ?

J'ai arrêté de dessiner des femmes idéalisées, grandes, à hauts talons, il y a un moment, du moins pour le public. Le regard masculin hétérosexuel n'est pas très apprécié en ce moment. Mes fichiers privés, c'est une autre histoire.

Et tes prochaines expositions ?

Rien de prévu pour l'instant, mais je suis toujours à la recherche de nouveaux lieux pour organiser des expositions et art show. Si quelqu'un est intéressé à s'associer avec moi, un disquaire ou une galerie, n'hésitez pas à me contacter.

Revenons à la musique, qui est Black Warhols ?

C'est un projet parallèle non techno sur lequel je travaille. Dub, trip-hop, shoegaze, électropunk, art rock. Tous les éléments ont été soumis au label, en attendant de connaître la date de sortie. Je vais peut-être le publier moi-même, restez à l'écoute.

Par rapport à la scène électronique actuelle, as-tu un message à faire passer ?

Eh bien, il y a beaucoup de "joke DJs" avec des gimmicks aujourd'hui. Cela dit, il y a une tonne de jeunes producteurs et plus âgés aussi ! Et des DJs qui sont vraiment en train de tout tuer en ce moment. La musique n'a jamais été aussi bonne. Je ne peux pas suivre toutes les promotions de qualité que je reçois. Surtout dans le genre techno.

“ La musique n'a jamais été aussi bonne. Je ne peux pas suivre toutes les promos de qualité que je reçois. Surtout dans le genre techno. ”

Des tips pour la nouvelle génération ?

Personne n'aime la superstar ego trip. Vous pouvez aller loin en étant cool et humble. Personne ne guérit le sida ou le cancer ici, nous ne faisons que mixer des disques pour les gens, partager, créer des vibes et des moments et, espérons-le, éduquer par l'exemple. Les plus grands noms de la techno et de la house en tournée sont vachement cool. Ce sont ceux qui ne sont personne qui roulent des mécaniques et se donnent un genre.



Ton Top 3 des disquaires à Berlin ?

Hardwax, Space Hall, OYE Records.

Un bon track pour toi ?

Épuré, simple et produit pour le peak-time. J'aime aussi la techno plus mélodique pour les sets en afters le matin.

Quel track te représente le mieux aujourd'hui ?

J'ai fait tellement de morceaux, c'est difficile à dire !

Ton équipement préféré en studio ?

Je n'utilise que le Maschine MK3 de Native Instruments. Cependant j'envisage d'acheter d'autres boxes.

Si tu pouvais te téléporter, quelle période choisirais-tu ?

1960-1966. Les costumes cool, les lunettes de soleil, les voitures, la musique, les femmes glamour. Jazz, Blues, Rock et Motown à la fois. Vous pourriez voir Miles Davis à son apogée pour 5 Dollars. Ma mère et mon père étaient encore jeunes. Mes grands-parents étaient encore en vie. J'ai une photo d'eux dans un super club et ils ressemblent à d'anciennes stars de cinéma. Bon sang, je voyagerais bien dans le temps juste pour m'asseoir et regarder la télévision. J'adorerais voir tout ça avec des yeux d'adulte.

Qu'est-ce qui te rend fier de toi aujourd'hui ?

J'ai reçu un award Spirit of Detroit en 2024 pour ma contribution aux arts et pour avoir été un ambassadeur international de Detroit. C'est formidable d'être reconnu par ma ville natale. J'ai survécu à bon nombre de critiques et détracteurs. Je suis fier et reconnaissant.

Comment vois-tu notre avenir ?

L'avenir est, de par sa conception, très précaire. Mais nous n'avons pas d'autre choix que de nous concentrer et d'aller de l'avant avec notre musique, notre art ou tout ce qui nous rend heureux.

Tes projets ?

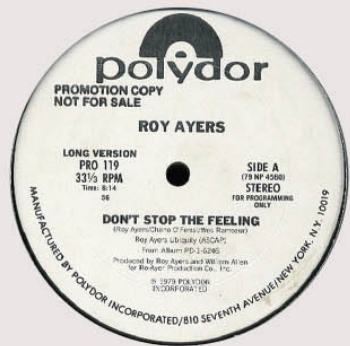
Comme toujours, je bosse dur dans les coulisses avec des projets secrets pour l'année prochaine et au-delà ! Gardez un œil !

Finalement, qui est l'actuel Alan Oldham en trois mots ?

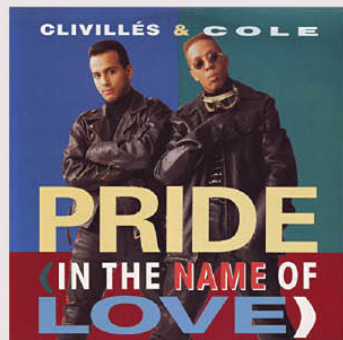
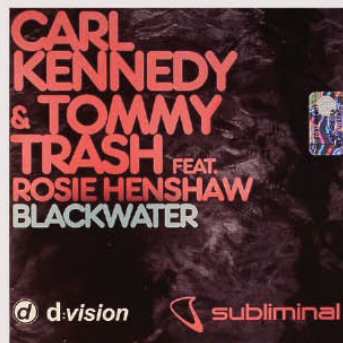
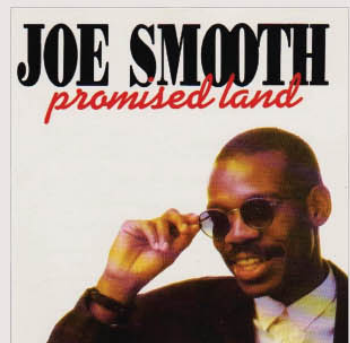
Bosseur, confiant, plein d'espoir.

“À l'époque, à Detroit, la plupart des gens pensaient que toute la musique électronique venait d'Europe.”





RARE WAX PAR LAURENT WOLF



À 12 ANS, L'ENFANT DE PARIS S'INITIE AU DJING DANS SA CHAMBRE. DÈS 1992 IL COMMENCE SA PREMIÈRE RÉSIDENCE AU QUEEN, SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, PUIS LA MÊME DÉCENNIE IL SORT SON PREMIER EP. Désormais installé en Californie, Laurent Wolf est devenu une figure internationale. Également collectionneur de vinyles disco, funk, new wave, techno et dance, il nous parle de sa sélection de huit pépites extraites de sa collection privée.

Roy Ayers / Don't Stop The Feeling (Polydor – 1979)

À l'époque, la musique funky était comme la musique disco, très difficile à mixer parce que la musique était jouée et enregistrée en direct avec un groupe, et donc que le BPM était toujours instable, d'autant que j'apprenais à mixer avec ce titre dans ma chambre. Cependant il est très amusant à mixer avec les vrais platines vinyle de DeeJay. Les musiques funky et disco sont les racines de la dance music et coïncident avec le début des clubs puis des DeeJays. Cette chanson me rappelle la qualité de ces musiques groovy d'époque.

Boris Dlugosch / Keep Pushin' (Peppermint Jam records - 1996)

Cette chanson a eu un succès mémorable en France lorsque j'étais DeeJay résident au célèbre club Queen, sur les Champs Elysées, surtout le soir où Boris Dlugosch est venu pour un concert avec le futur phénomène des Drag Queens qui commençait à peine en France. Avec cette chanson toutes les drogues avaient un effet dingue. C'était un souvenir épique, à Paris, en 1996, alors que j'avais 26 ans et que ma carrière de DeeJay commençait à peine.

Joe Smooth / Promised Land mBOP Record – 2006)

Cette chanson est pleine d'espoir et me réchauffe toujours le cœur. Je peux ressentir le message, pas seulement entendre les harmonies. Chaque fois que les claviers commencent, suivis des vocaux, c'est un beau décollage vers le ciel, frères et sœurs un jour nous serons libres... Pas besoin d'en rajouter !

Carl Kennedy & Tommy Trash Featuring Rosie Henshaw / Blackwater (Subliminal – 2010)

L'un de mes titres préférés de musique house old school que je joue encore parfois lorsqu'une qu'il est nécessaire sur la piste de danse. Les paroles véhiculent un message positif et la voix de Rosie Henshaw est magnifique. Tout comme la beauté de la production de Carl Kennedy et de Tommy Cash. Je l'aime toujours autant aujourd'hui.

Gat Decor / Passion (SBS production – 1996)

Cette chanson est très originale, il y a une belle progression du piano puis une ligne de basse techno, waouh ! Lorsque j'ai entendu ce vinyle pour la première fois j'ai su que ce serait un gros succès mondial et ça l'a été. Il est rare de trouver ce type de house aujourd'hui, une pépite à garder dans sa playlist house.

Quakerman / Schlam Me (Work Records – 1995)

Si l'on avait besoin d'énergie efficace à 3 heures du matin pour booster la piste de danse, ce titre de Quackerman était une tuerie à jouer. Joyeux, entraînant et progressif, un très bon vinyle pour danser sous les lumières. En 1995 c'était un classique à Londres et à Paris, tous mes amis DeeJay le jouaient tous les soirs pendant cette année-là. Sortie sous licence du label anglais U-Star records.

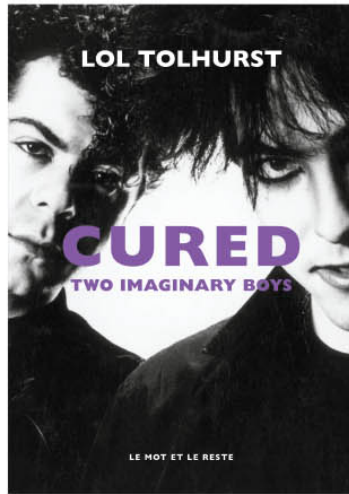
Clivillés & Cole / Pride - In The Name Of Love (Columbia – 1991)

Lorsque cette chanson est sortie, ce fut un énorme changement, une nouvelle direction pour les productions de musique house. La programmation rythmique était nouvelle méthode, la musique house accédait au plus grand studio d'enregistrement équipé alors d'une table de mixage SSL et la qualité du son commençait à s'améliorer. Le pressage et le son de ce vinyle étaient différents, propres et dynamiques. La structure de cette chanson est très progressive et chaque élément arrive au bon moment.

Cajmere feat. Dajae / Brighter Days (Cajual Records – 1992)

Lorsque The Master At Work et Todd Terry sont venus jouer au club Queen, à Paris, où j'étais résident, ce fut un délice. Et ils sont venus plusieurs fois. La musique garage était aussi importante que la musique house en 1992, cette chanson était un hit à Paris et passait beaucoup sur les radios qui jouaient de la musique électronique. Aujourd'hui encore ce tube est frais. Parfait lorsque le soleil brille, à l'heure du café...

Aujourd'hui mon dernier morceau "Calinda" avec Ahoona est disponible chez Spinnin' Deep.



Lol Tolhurst / Cured (Livre)

Réédité par Le Mot et le Reste, "Cured-Two Imaginary Boys" offre une immersion saisissante dans la vie de Lol Tolhurst, l'un des membres fondateurs de The Cure. Proche du lecteur (on croirait parfois entendre un camarade confier ses anecdotes), le batteur et claviériste britannique évoque naturellement les débuts du combo à Crawley, une cité grisâtre proche de Londres, et l'ennui qui va de pair. L'amitié qui unit ce dernier au chanteur Robert Smith est décrite avec complicité, et leur jeunesse est illustrée par des week-ends d'errance, des répétitions fébriles et par un premier Lp prometteur. Commentée en creux, la trilogie "Seventeen Seconds", "Faith" et "Pornography" transparaît avec justesse, tout comme l'évolution du trio, un basculement pop exprimé par les singles "Let's Go To Bed" ou "The Walk" et un Lp tel "The Head On The Door". Point fort de ce témoignage, les coulisses sont largement restituées : Lol Tolhurst narre ainsi les tournées incessantes et le train de vie inhérent, à commencer par un alcoolisme galopant. Dévoilées avec franchise, son exclusion de The Cure puis les poursuites inscrites dans le sillage de l'éloquent "Disintegration" n'en sont que plus cruelles. C'est avant la phase de guérison, un parcours situé aux confins du mysticisme et incarné par l'inévitable période de soins, l'exil en Californie puis le retour en grâce, au sein de sa formation de toujours. Chaudement conseillé. (V. Caffiaux)

Hippocampe Fou / Présent (Lp/Digital)

Le chanteur Hippocampe Fou a parcouru du chemin depuis sa première Net tape en 2011. Avec quasiment un album tous les deux ans, de très nombreuses dates et une famille parfaite, ou presque, le monsieur, toujours plus présent, n'a pas dormi beaucoup. Fan de rap mais pas pro américain pour autant, il aime bien s'aventurer à kicker sur des beats aussi variés que les thèmes de ses textes.

Il a de l'imagination et sait se renouveler, cette fois il met l'accent sur la famille. L'album débute par "Demi-Vieux", une ballade où il se questionne sur son âge, Doc Gynéco aurait été le featuring parfait mais les invités sont peu nombreux et en même temps plus abondants que d'habitude. Anaïs Gonzalez sur deux titres est donc privilégiée, il s'agit de sa sœur qui pose un couplet sur "On a Beau Dire", une autre plage qui évoque des souvenirs. Même si il affirme devenir sage, il aime toujours rapper et "J'ai Fini le Taf" l'atteste. Les morceaux s'enchaînent et les productions ne se ressemblent pas, le beat de "Dj Ps" est le hit adéquat pour danser en club d'autant que le texte donne la banane. Mais les difficultés de la vie d'adulte regagnent vite du terrain. C'est un 14 titres plutôt introspectif.

Un disque par un demi-vieux pour de jeunes vieux avec Dimitri Happert à la majorité des beats, au mix et au mastering. Seul des femmes sont conviées à partager le micro mais Vax1 a composé "Demi-Vieux" puis Tim Dup compose le piano sur "Echo". Un produit qui, certifié fat par Star wax, sort du studio de Plugin Records dans le vingtième, à Paris. Une affaire de famille en somme. Bravo d'être encore "Présent" ! (Invisibl Journalist)

Seun Kuti & Egypt 80 / Heavier Yet (Lays The Crownless Head) (Lp/Cd/Digital)

Conçu par le multi-instrumentiste Fela Kuti et le batteur Tony Allen, l'afrobeat rayonne désormais au plan mondial, au travers de groupes japonais, chiliens, américains ou français. Fils cadet du Black President, Seun Kuti conforte cet alliage de funk, de jazz et de rythmes highlife via une discographie classieuse. Porté par Egypt 80, la seconde formation familiale dont le nom convoque l'anthropologue sénégalais Cheikh Anta Diop, le saxophoniste et chanteur nigérian revient avec "Heavier Yet (Lays The Crownless Head)".

Signé par les Italiens de Record Kicks, cet opus multiplie les occurrences et collaborations. Fin mélomane, Lenny Kravitz produit ainsi ce projet sans pour autant dénaturer la culture yoruba. Les invités sont variés : on retrouve Damian Marley, la progéniture d'une autre voix charismatique en la personne de Bob Marley, avec l'entêtant "Dey", ou bien encore Sampa The Great, la rappeuse zambienne et garante de nouvelles sonorités africaines, via le trépidant "Emi Aluta". Fidèle aux discours de son prestigieux ascendant, Seun Kuti renoue avec la tradition des brûlots en forme d'acronymes (on se souvient du frondeur "I.T.T." par Fela) grâce à "T.O.P.", une plage percluse de cuivres et propos ravageurs. Et le beau "Love & Revolution" permet finalement au saxophoniste de trouver une plénitude artistique matinée de jazz et de mélodies conséquentes : du bon boulot... (Vincent Caffiaux)

V-A / The Originals 4 (Lp/Digital)

On ne change pas une équipe qui gagne. Le jeune label Golden Rules enchaîne le Vol.4 des compiles soul-funk contemporaines qui redonnent de l'âme au peuple. La formule est relativement la même à la différence prêt que cette fois il y a onze titres. Ça débute par The Flavours, un groupe underground de la scène de Tel Aviv qui a collaboré avec Sababa 5, balance "Gettin it Back", un instrumental super efficace. Le morceau fini en fondu comme si il y avait une seconde partie, c'est un peu frustrant. Se succède "Good Day", le chant a une allure de gospel, c'est entraînant d'autant que trompette et saxophone viennent appuyer la puissante basse. Ce groupe est une belle découverte, il a seulement un 7 inch à sa discographie et il inclut ce titre. Ensuite JJ Whitefiel qui, est un peu la tête d'affiche avec Tommie Harris, compose et joue tous les instruments de "Moon Walk", très bon. Puis "Fuzzy Duck", réalisé de A à Z par Project Gemini alias Paul Osborne, sonne différent de son premier disque sorti chez Mr. Bongo, le titre ne dure que 1 minute 45. Son format a un air de famille avec celui des librairies sonores. Pour le titre suivant "Yes You're Losing Me", le tempo ralentit. The Rayvelles est aussi un jeune groupe qui, lancé pendant la pandémie, a ouvert sa discographie en 2023. Pour cet inédit les Anglais invitent la chanteuse Marietta Smith qui est habituée à partager la scène avec The Allergies... Cette fois il y a plusieurs connexions avec la France, les musiciens de Theodor jouent depuis plus d'une décennie mais ce groupe également fondé en pleine pandémie a sorti son premier album éponyme sur le label français Broc Recordz. Marqué par la percussion et des claviers "Tropical Reprise" est inédit, c'est bon mais le titre est aussi un chouia court. Le tempo ralentit encore avec "The Word Must Change".

Entre soul et blues, c'est l'un des sommets du disque que nous devons à Tommie Harris & The Upper Sides. A noter que Tommie Harris a débuté sa carrière avec Yusef Lateef en 1957... S'enchaîne "Summer Storm", le morceau le plus long et le plus suave. Ce titre, très doux pour une tempête, est extrait du deuxième album d'un jeune groupe de L'Ohio. La plage suivante, "Ethio Carnivale", nous la devons aux frenchies The Selenites Band et cette fois l'instrumental est sous influence ethio-jazz. Un collectif signé sur le label de Dj Marrtin. Puis le tracklist continue de pousser la fusion des genres avec "Choir" de Pu Poo Platter, un instrumental intrigant, aussi lent que planant, en provenance d'un groupe de Brooklyn qui à également sorti son premier album en 2023. Pour finir, NCY Milky Band, un quator français, de Nancy, clôture la compile avec "Lynx Theme". A cause de sa durée de moins de deux minutes et de son tempo lent ce titre fait plus office d'outro que d'un thème réellement développé. Il n'est peut être pas indispensable mais félicitations tout de même à Johannes Riedel et Fabian Schütze pour leur sélection toujours de qualité, certifiée fat par Star wax. (cosh...)

La Sonora Mazurén / Magnetismo Animal (Lp/Digital)

La Colombie et, par extension, la partie nord de la cordillère des Andes révèlent une foule de répertoires. On pense bien sûr à la musique marimba de la côte Pacifique, à la cumbia et à ses nombreux avatars, mais également aux airs péruviens et à l'irrésistible chicha. Héritier de ce vaste patrimoine mais également du registre pop-rock et notamment du courant psychédélique des années soixante, la Sonora Mazurén fait paraître aujourd'hui "Magnetismo Animal". Originaire de Bogota, soit un point commun avec les démentiels (le mot est faible) Meridian Brothers, ce septet propose une production bien plus variée qu'il n'y paraît. Edité par l'excellente enseigne Barbès Records, le collectif ouvre le bal avec "Nazca", un thème emmené par une guitare enjouée. Porté par des chœurs féminins tournoyants, "Cavernícolas" délivre une composition tubesque. Et l'incroyable "Alucinación" et son rythme soutenu résumant à eux-seuls la dynamique musicale présente. Imprégnés des fascinants codes synchrétiques locaux, une dimension que fait sienne depuis quelque temps maintenant le quatuor londonien Los Bitchos, les dix titres présents dévoilent leur richesse au fil des écoutes. Cette opulence s'affiche via "Quemate", un morceau traversé par un accordéon endiablé, ou bien encore avec "Parrandiando", une plage chantée par Laura Isabel Ramírez Ocampo alias La Muchacha, une activiste du cru. (Vincent Caffiaux)



Flow-er

Top 5 nouveautés

- Potatohed People "Heat Your Heart Out"
- Dam Funk "Magic Hour"
- Kunde "Dandelion"
- Nikitch & Alexis Moutzouris "II"
- Allysha Joy "The Making of Silk"

Top 5 oldies

- Herbie Hancock "Sunlight"
- Exmag "Proportions"
- Patrice Rushen "Straight From The Heart"
- ATCQ "The Low End Theory"
- Nujabes "Modal Soul"

Ta première approche du beatmaking
J'ai téléchargé mon premier logiciel de son, FL Studio, à la fin du lycée, en 2011 ou 2012, mais les choses sérieuses ont commencé quand j'ai commencé à travailler avec Ableton en 2015 après un court passage sur Logic Pro...

Ton premier vinyle acheté
L'album "Checking Us" de Sorg & Napoleon Maddox en participant au crowdfunding

Un verre de
Bière artisanale et Franc Comtoise si possible

Bruxelles ou Besançon
Bruxelles pour la musique et Besançon pour le vélo

Ton hardware favori
Moog Sub 37 et Arturia Polybrute, difficile de choisir entre les deux, c'est la team parfaite

Ton titre favori de "Blossometry" Ep
"Blossometry", les toutes premières boucles datent de 2016 pendant mes quelques jours de studio pour mon tout premier Ep, à Lyon, au Rumble Inn studio. Je savais que je tenais quelque chose avec ce beat, j'ai retravaillé...

Si je te dis IA
J'utilise beaucoup Chat-GPT pour écrire des bios, publications, e-mail, etc. Mais je n'imaginais pas l'utiliser pour faire de la musique...

Nu jazz en trois mots
Crème de la crème.



Alexandra

Top 5 nouveautés

- Saie "Nastygirl" Edit
- MrJetFly "Kulosa Future Kiwana" Edit
- Nicole Anjela feat. Lustbass "Dito Lang"
- Sica, Waiian "OPMAT"
- Snoh Aalegra "Do 4 Love"

Top 5 oldies

- Jess Connelly feat. P-Lo "Fool4u"
- Rjay Ty "The Good"
- Brent Faiyaz "Trust"
- Tarika Blue "Dreamflower"
- Amel Larriex "Sweet Misery"

Un verre de

Amaretto Sour ! Je suis définitivement une fille qui aime les filles. Mais pour être honnête, un café glacé serait encore meilleur

Ta première approche du Djing

En 2017, je me suis retrouvée dans une nouvelle ville et j'ai pris des cours de production musicale et de Djing...

Ton titre favori de "Tigre qui Pleure"
"Caiman" parce que je l'ai écrit et composé d'un trait sans réfléchir et puis parce que c'était la première fois que je produisais un titre vraiment digital et organique

Ton obsession quand tu dig des sons
Une très très bonne intro. Je pense que c'est la partie la plus cruciale

Ton adage favori en tagalog
Paalam na po, soit : cela aussi passera

Bad Decisions Smell Good en 5 mots
C'est plus que de la musique

Ton application favorite
Polycam pour la 3D ! Plutôt sympa et utile en tant que designer...

De quoi rêves-tu pour demain
Égalité, progrès et plus d'amour envers les autres. Et que les gens dans l'ombre soient plus vus, entendus et respectés.



Sanji Nox

Top 5 nouveautés

- Sciahri & Hertz Collision "Glowing"
- Denise Rabe "Sundered"
- Isaiah "Concrescence"
- Farron "Kistereo Love"
- Aszent "Mexu"
- Len Faki "Temple" (Ø [Phase] Remix)

Top 5 oldies

- Didier Sinclair "Hook!"
- Bug & Hawtin "Low Blow"
- Thomas Barnett "Do Bionics Crystalize"
- Daft Punk "Rock'n Roll"
- Alva Noto "Xerrox Monophaser 2"

Première approche du Djing

Ca été avec les platines vinyles, j'aimais énormément écouter les mix à la radio où les enchaînements étaient simples et efficaces, dans les temps et sans effets. Didier Sinclair et Fafa Montecro m'ont marqué à mes débuts...

Pourquoi Sanji Nox

Sanji du manga One Piece car je suis le même et Nox car je ne voulais reprendre le nom de Max du Star Système à l'époque de fun radio à la fin des années 90

Ton premier vinyle acheté ?
Juliet "Avalon"

Ton rituel avant un gig
Deux shooters de tequila

Ton hardware favori
Même si j'aime mélanger le digital et le numérique dans mes mix, mon hardware favori reste les platines vinyles

Ton endroit favori à Marseille
Le Baby Club, j'y suis resté tellement de temps. Le club a une évolution incroyable et il reste ma deuxième maison. Celui qui était mon boss au début, fait partie de ma famille maintenant

L'artiste femme qui t'a mis une claque
Irène Dresel même sans son décor je trouve sa musique fleurissante.

tonar



spécialiste des diamants Hi-Fi, cellules et accessoires pour vinyle

www.tonar.eu

Les essentiels pour DJ

Tonar Banana DJ cartridge

banana



Les remplacements pour DJ



La Banana est la cellule DJ jaune légendaire de Tonar, conçue pour répondre aux exigences élevées des DJ. Son design intégré se connectant directement au connecteur de bras de lecture de type SME, permet au DJ de monter très facilement ses cellules au cours d'une tournée. La Banana Tonar apporte les vitamines essentielles à votre public. **Tonar Banana € 109,00**

Les porte-cellules pour les DJ



Tonar SME Type DJ Headshell Silver / Black - € 16,95



Tonar SME Type DJ Headshell Silver / Black with 2 & 4 gr weight - € 19,95



Les porte-cellules pour les DJ et les porte-cellules d'usage général les plus vendus. Fabriqués en aluminium de haute qualité. Pour les DJ qui ont besoin d'une force d'appui plus importante, les porte-cellules 4603 et 4604 comprennent également un poids de 2 grammes et un poids de vissage supplémentaire de 4 grammes.

Tonar propose divers stylets de remplacement pour les DJ. Le stylet de remplacement pour la cellule Shure M44-7 est le diamant Tonar N44-7. Ce stylet a été fabriqué selon les mêmes spécifications que l'original. Peut-être même mieux. Conçue pour les platines DJ et les tourne-disques, la N44-7 est spécialement créée pour ne pas dégrader même dans les circonstances les plus compromettantes.

Tonar 6546 - Shure N44-7 DJ 'Competition Pro' - € 29,00

Tonar 6559 - Shure Whitelabel improved - € 35,00

TONAR est le distributeur de

JICO

knosti





**EAGLE
SP1200 PROJECT**

swc-records.bandcamp.com